

PER  
H-78  
EX.2

*les herbes rouges*

robert gurik  
roman

SPIRALES

SPIRALES

120-121

# *les herbes rouges*

ISSN 0441-6627

ISBN 2-89272-006-0

Directeurs:

François Hébert

Marcel Hébert

André Roy

Adresse: C.P. 81, Bureau E, Montréal, Québec, H2T 3A5

Abonnement: 10 numéros, 15,00\$

Distribution:

Messageries littéraires

900 est, rue Ontario, Montréal, Québec, H2L 1P4

Tél.: (514) 525-2811

Distique

9, rue Édouard-Jacques

75014 Paris, France

Membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels du Québec

Dépôt légal: 4e trimestre 1983, Bibliothèque nationale du Québec

© les herbes rouges et Robert Gurik, 1983

# SPIRALES

Robert Gurik

roman

«Spirales» a été publié par  
Holt, Rinehart & Winston en 1966.

du même auteur

- Le Chant du poète*, théâtre, Cahiers de l'Acta, volume 2  
*Les Louis d'Or*, théâtre, Théâtre Vivant, no 1  
*Hamlet, Prince du Québec*, théâtre, Éditions de l'Homme  
*Le Pendu*, théâtre, Éditions Leméac  
*À coeur ouvert*, théâtre, Éditions Leméac  
*Les Tas de Sièges*, théâtre, Éditions Leméac  
*Api 2967* suivi de *La Palissade*, théâtre, Éditions Leméac  
*Le Procès de Jean-Baptiste M.*, théâtre, Éditions Leméac  
*Sept pièces courtes*, théâtre, Éditions Leméac  
*Lénine*, théâtre, Éditions Leméac  
*Le Champion*, théâtre, Éditions Leméac  
*La Baie des Jacques*, théâtre, Éditions Leméac  
*Jeune délinquant*, roman, Éditions Leméac

«Anatomie: science de la structure des êtres organisés et des rapports entre les organes qui les constituent. Action de disséquer. Conformations du corps. Squelette, cadavre. Fig. Analyse minutieuse.»

Larousse

*À Renée*

Il doit faire jour, l'air frais glisse sur le visage caressant les maxillaires encore tendus, mais le corps est dans la nuit, dans la chaleur et l'engourdissement de la nuit... les lèvres sont sèches, scellées aux commissures, les paupières sont lourdes, lourdes.

La chambre est grise, je suis enfoui sous les meubles: la coiffeuse entortillée dans les frisons de dentelle blanche le pouf

les deux tables de chevet bombées en merisier clair  
les lampes de porcelaine rose — blanche — or  
le grand fauteuil que soutiennent difficilement de minces pattes arquées et dont les bras ensèrent dans leurs rondeurs un coussin de plume recouvert d'un tissu bleu damassé argent

la fenêtre est grande ouverte: il pleut... mais je n'entends pas le bruit de la pluie frappant l'asphalte, lorsqu'il pleut cela fait toc, toc, toc... alors, il neige... non! ce n'est pas la saison; 12 juin, c'est aujourd'hui, il a dit «le 12 juin», il ne neige pas. Ma main pend dans le vide et contre mon dos je sens un obstacle, Marthe?, non, un obstacle fixe... mon dos devient main, doigts, c'est le dossier de cuir du sofa de mon bureau, les cils se séparent lentement, hésitant, laissant filtrer la lumière jaune, blanche, qui fait mal, qui va se plonger au fond de l'orbite, dans la rétine comme une aiguille froide, pointue, dure: il ne neige pas, il fait soleil, un soleil de juin... il a dit...

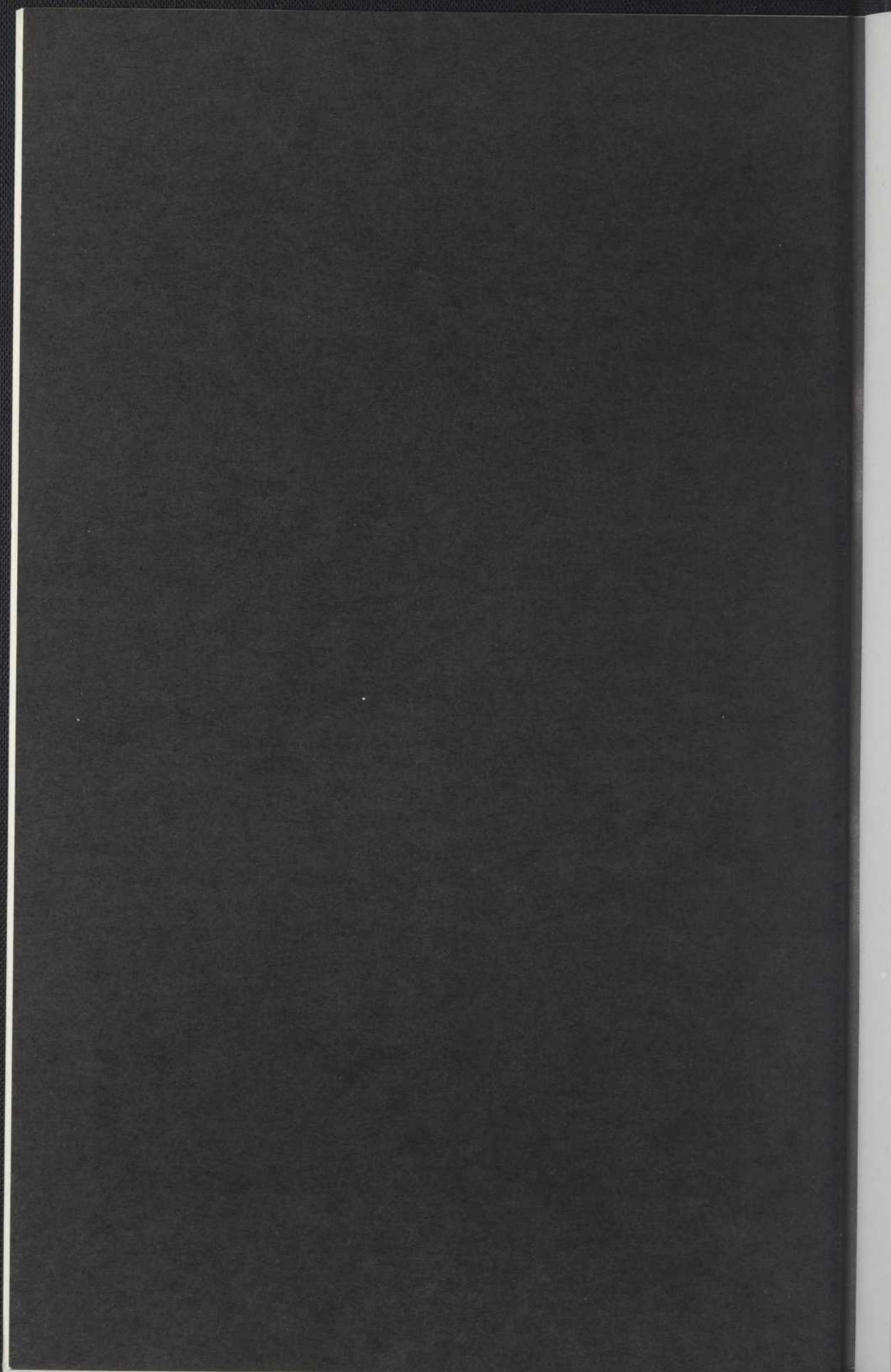
Le dossier de cuir... les muscles se détendent, mes yeux dans un éclair ont englouti le décor qui se déploie

maintenant, à l'abri de mes paupières closes, dans un ordre déjà établi...

a) pas de coiffeuse... le bureau noir juché sur des pattes fines, portant sur chaque face quatre cannelures peu profondes qui descendent depuis le tablier jusqu'à deux pouces du sol où elles se perdent dans une rosace sculptée...

b) pas de tables de chevet ni de fauteuil lourd mais une chaise à dossier haut et droit recouverte de vêtements pêle-mêle: le pantalon pied-de-poule, la veste décintrée dont un des bras touche le sol, et l'autre pointant vers le plafond, quêtant du ciel une réponse, une offrande, une manne, ou l'arrêt brusque de la course des nuages, du temps, une fixation, comme ce bras qui... Je me souviens maintenant: Marthe... le café... Jenny... le 12 juin... lui... moi... les autres... ils sont tous derrière cette porte, une multitude de «moi»: le moi qui court, celui qui mange, celui qui aime les bois, celui qui les hait, celui qui aime danser, le rieur, le triste, l'égoïste, le bon, le mauvais, l'avare, le généreux, l'indécis, le précis, le sentimental, le poète, le bestial, l'assassin, le lâche, le fou, le moi qui rit, le moi qui pleure, le mois de Marie «c'est le mois le plus beau»... et tous ils me volent une minute, une heure, un jour, un an, tous ceux-là auxquels je ne dois rien, tous ces visages doux ou ignobles qui tentent d'épouser le mien, ces coeurs qui cherchent refuge dans ma poitrine, ces bras et ces jambes qui se collent à mes membres et les obligent à suivre un mouvement, leurs mouvements. Je n'ai plus rien à leur offrir, pas même une minute, pas même un sourire ou une grimace, il faut que je me lève pour ouvrir cette porte, non! la fermer... non! l'ouvrir... l'ouvrir pour qu'ils sortent... la fermer pour qu'ils n'entrent pas... cette porte qu'empruntent indifféremment l'ami et l'ennemi, là, tout près, sur le mur qui me fait face, une porte haute, au moins deux fois ma hauteur, une fois et demie, et étroite, trop étroite, entourée d'un cadrage épais qui s'éloigne du mur de trois pouces vers le centre de la pièce, vers moi; la partie supérieure est un carré parfait, légèrement renfoncé

et dont les côtés vont rejoindre la planche principale et se recourbent doucement pour former trois petits mamelons hésitants qui (comme le sommet moutonnant des vagues qui va mourir sur la grève) s'écrasent sur la grande surface plane, blanche, luisante, qui constitue les trois quarts de la porte, limitée dans sa partie inférieure par un rectangle couché, de six pouces de large et qui reproduit le même travail d'ébénisterie que la partie supérieure; l'autre moitié est faite de trois autres rectangles debout ayant aussi six pouces de large... trois fois six: dix-huit, plus le cadrage et l'espacement entre les rectangles, cela fait au moins trente pouces... cote de mailles aux chaînons lâches... les rectangles verticaux sont entourés d'une moulure fine et en relief, à l'arête aiguë, acérée, un long trait, noir à cause de sa minceur, blanche (la moulure). La serrure et la poignée maculent d'une tache sombre, brune, limon, le côté gauche... non! droit! puisque j'ouvre toujours la porte de la main droite... oui mais, mon bras passe en avant de mon corps le barrant du sein droit à l'aîne gauche, oui gauche! c'est bien cela... à moins que j'emploie la main gauche croisant ou ne croisant pas... noir comme le corbeau luisant, lustré, menaçant, déplumé, arrogant... é, lustré, je l'ai déjà dit... je pourrais ouvrir les yeux et savoir de quel côté est la serrure, donc la poignée (acéré! un corbeau acéré ça ne veut rien dire). Cela dépend, si on lui fait face, si on lui tourne le dos, si on est à l'intérieur ou à l'extérieur de la pièce, mais je préfère le noir de mes paupières, roses à l'extérieur, cela dépend si l'on se place... le noir... le rose... le bleu... le





le quoi?... à quoi pensais-je? j'ai dû m'assoupir ou... c'était important, très important... il y avait un corbeau, pourquoi un corbeau? le corbeau et le renard, non!... l'air froid glisse sur mon visage mais mon corps est encore dans la chaleur et l'engourdissement de la nuit; je suis un café irlandais, froid sur le dessus et chaud, délicieusement chaud. C'est avec Jenny que j'ai bu pour la première fois un café irlandais; elle avait entamé, de ses dents, la surface tranquille du liquide et encouragée par le froid de la mousse, elle s'était brûlée avec une gorgée (ah!), ses yeux qui, il y a seulement quelques instants jouaient à l'envoûteur, à la pudeur, s'étaient tout à coup agrandis, déchirant le voile, les voiles invisibles, tout à coup figés (les yeux), étonnés, non, pas étonnés... nus... des yeux nus! Jenny, le café irlandais, les yeux nus... mais pourquoi un corbeau? Et moi, je lui demandai «Vous vous êtes brûlée?» (je lui disais «vous» du temps de ce premier café irlandais) et elle, ne me répondant pas à cause de sa gorge en feu ou simplement surprise par la naïveté de ma question, cherchant peut-être à y discerner une pointe d'ironie, ou gênée, sachant que ses yeux étaient nus et deux larmes jaillirent là où la paupière rose rejoint l'aile du nez, la joue, où elles ruissellent (les larmes, les deux larmes) recouvrant enfin les yeux impudiques d'un nouveau voile, un voile anonyme qui n'était pas celui de l'enjôlement ni de la pudeur, mais un voile transparent, semi-opaque dépendant si on se place... je me souviens! la porte qui me défie, là, toute blanche et luisante comme une dent immense plantée dans le parquet

de la chambre avec, sur le côté, une carie noire minuscule, à peu près au tiers de sa hauteur en partant du bas, de deux pouces de large et six pouces de haut, avec, ancrée dans cette carie ou tache, une protubérance ronde, légèrement ellipsoïdale (le plus grand axe perpendiculaire au plafond) un peu plus claire, patinée par l'attouchement répété de mains droites et de mains gauches.

Et si c'était demain? mais non, j'ai vérifié hier et avant-hier, il a bien dit... d'ailleurs c'est inscrit sur mon carnet qui est dans la poche intérieure de ma veste (la poche sur laquelle est cousue l'étiquette du tailleur Brisson & Brisson); en équilibre instable sur le dossier de la chaise (la veste), une des manches touchant le sol comme essayant de ramasser le pantalon tombé sur le tapis, la cravate carmin creuse une rigole sanglante sur le revers... elle a ri et les deux grosses larmes, secouées ou arrachées par la vibration de son corps, sont tombées sous la table, sur ses genoux à l'abri de mon regard, sur son ventre peut-être ou sur ses cuisses, manquant de justesse le verre de café irlandais qu'elle avait reposé avec hâte, attirant le regard réprobateur du serveur qui avait arrêté son geste, le bras levé... le bras...

Ce geste qui me rappelle quelque chose, qui éveille des souvenirs, non, rien, aucune image mais seulement une sensation de souvenir... et Marthe «Tu as quand même réussi, depuis le temps que je te demande de ne pas lire en mangeant ou en buvant» et moi j'essayais d'essuyer le café qui faisait une tache brune sur mon pantalon en pied-de-poule gris, une tache qui rampait sous l'étoffe, s'agrandissait au-dessus de ma cuisse nue, malgré mes efforts pour la limiter avec la serviette, d'une main d'abord, à petits coups de tampon, puis lâchant mon journal, des deux mains, rageusement, luttant de vitesse pour l'empêcher de se répandre, de se propager, d'atteindre d'autres parties saines, vitales, essayant de sauver ce qui pourrait être sauvé alors que tout était inutile, irrémédiable, que si la tavelure était là, installée, incrustée, rien, aucun effort ne la délogerait, ne la limiterait et elle: «C'est

inutile, d'ailleurs, cela partira facilement avec de bons ciseaux», un petit sourire ironique au bord des lèvres, ce même sourire que j'avais aimé, recherché, quémandé comme une récompense, mais qui en ce moment allait s'agrandissant, s'épanouissant comme une tache rampante, une tumeur monstrueuse qu'aucun bistouri ne pourrait extirper.

La chaise est là-bas, près de la porte-fenêtre qui donne sur le balcon, mais je n'ai pas besoin de ce carnet, je sais, je suis sûr... le plafond blanc, la porte blanche... les cigarettes sont aussi dans mon veston; ce goût soudain maladif de fumer, de sentir une présence, une température différente.

Les longs poils du tapis s'insinuent, s'intercalent entre les doigts de pieds ridiculement étalés, étouffant le bruit, rognant les contours, éliminant le volume pour ne laisser que deux formes roses, grises, terminées par des petits boudinets... non! pas dans cette poche... il n'y a que le carnet, autant le prendre puisque je l'ai en main, vite, voilà! «12 juin.» C'est écrit... mais pourquoi? pourquoi moi? Les pieds réapparaissent sur le sol lisse, gris et froid du balcon, entiers et pourtant presque aussi difformes qu'auparavant, étrangers; l'air me saisit, m'enveloppe comme de l'ouate ou plutôt comme de la laine minérale cassante, rigide, agaçante au toucher.

La rue est calme, quelques voitures passent rapidement mais sans en changer l'aspect, on dirait qu'elle demeure imprimée sur la page d'asphalte, bien qu'elle ne soit restée que quelques secondes... comme des fourmis sur le gazon: on les voit se presser vers un but mystérieux et puis tout à coup, elles ont disparu et pourtant elles sont encore là, cachées sous un brin d'herbe ou dans un autre rue, s'apprêtant à tourner et à réapparaître. Un mince filet d'eau coule dans les caniveaux, la chaussée est humide alors que les trottoirs sont secs; l'arroseuse a dû passer il y a peu de temps; le salon de coiffure a déployé le dais rayé bleu et blanc qui projette sur le sol une ombre dont le contour fait penser à un homme qui se serait écrasé sur le

ciment. La librairie est vide et la jeune employée vêtue d'un chemisier orange et d'une jupe marine est appuyée dans l'encadrement de la porte: «Librairie Jenny», elle est blonde.

Tout s'est immobilisé, je tente de dénuder au maximum la prunelle de mes yeux mais rien ne vient s'ajouter ou se retrancher au tableau qui m'inonde et s'écoule à travers mes joues; mon corps baigne dans l'image et s'y dissout...

Un homme, un journal sous le bras, a levé les yeux vers moi, emportant mon image ou peut-être ne m'a-t-il même pas vu! Il est maintenant juste sous le balcon: une longue barre sombre horizontale et deux éclairs noirs qui émergent à un rythme saccadé. Il se dirige vers l'avenue, s'arrête un instant, ouvre son journal et parcourt la première page où s'étale une photo: le visage d'un homme surmonté d'un titre en caractères gras, dont je n'arrive à distinguer que le mot «mort» car il a déjà replié son journal et repart du même pas pour arriver bientôt sur le grand boulevard où il tourne à gauche, vers l'ouest de la ville, vers les boutiques de mode, les antiquaires (celui qui a une petite barbiche en pointe et qui vend des gravures obscènes «XVIIIe siècle»), les bottiers de luxe, les galeries de peinture, attention! Si j'évite de marcher sur les lignes noires qui marquent la jonction des grandes dalles formant le trottoir, il dira non... et il continue sa marche allongeant quelquefois le pas, s'arrêtant à l'intersection pour laisser passer une voiture, puis deux, puis trois. L'horloge marque cinq heures ou midi, le boulevard encore calme un instant auparavant est maintenant en pleine effervescence; les portes vomissent un flot ininterrompu de gens, que de gens! Pourquoi pas l'un de ceux-là! Il lui est plus difficile maintenant d'éviter le sillon noir, noir de mortier ou de poussière accumulée, les épaules le poussent à commettre l'irréparable; tout bouge mais d'une façon presque imperceptible, comme un grand corps qui rampe avec difficulté, laissant échapper un râle continu, fait de bruits de klaxons, de crissements

de pneus sur le ciment, de martellements de pas, et la masse flasque et informe de la foule se répand sur les deux côtés du trottoir vertébré par la file de dômes aux éclats métalliques des automobiles qui remplissent la chaussée.

Il sent sous sa semelle gauche une petite boule, une pierre ou un morceau de papier collé par de la gomme ou tout autre produit adhésif et qui le gêne dans sa marche, qui l'oblige à reposer son pied à un certain angle de façon que la semelle frotte sur le trottoir, tentant de déloger cette aspérité petite, grande comme une petite pièce de monnaie et qui lui donne une démarche d'infirme, une sorte de claudication ridicule et il se concentre sur le geste d'abord anodin, puis qui prend de l'importance, effaçant les visages, les devantures, les jambes, le dos... si je m'en débarrasse avant le coin de la rue, il dira non et la boule s'accroche, s'incrute, s'étale... il est marqué... le coin de la rue n'est plus qu'à quelques enjambées... son corps, ses pensées, son énergie convergent vers ce point bas, pour s'y résorber, tentant de le désintégrer, le détacher de lui, ses doigts se replient dans une crispation nerveuse... (des doigts qui prennent la gomme, la tirent et laissent une petite couche dont la surface est au niveau de la semelle, une couche qu'il faut attaquer avec ses griffes, déloger par petits coups secs mais qui s'accumule sur le bout des doigts, sous les ongles et cette tache, maintenant disparue, laisse une auréole, un dessin humide et grotesque sur la semelle, est toujours là, existante sous forme de dépôt sur une autre partie de son corps) ... si je m'en débarrasse avant le coin de la rue, il dira non... et la boule s'accroche, s'incrute, s'étale... il est marqué... le coin de la rue n'est plus qu'à quelques enjambées, il ralentit... trois, quatre, six, il s'arrête sur le bord, il frotte son pied sur l'arête... réussit... «ex aequo»... j'avais dit avant... l'air remonte dans ses poumons, la vue dans ces yeux... deux voitures passent, il traverse marchant normalement comme si rien ne s'était passé... «Poly export-import», «Louis Lagan décorateur-ensemblier»; c'est Jenny! oui là-bas, entre la femme vêtue d'une robe écossaise et l'homme à la serviette

de cuir; elle ne m'a pas vu; il s'écarte pour ne pas se trouver sur son chemin, en diagonale au sens de la marche, glissant entre deux couches de personnes, essayant d'éviter les talons des gens en avant de lui et les bouts de pieds de ceux d'en arrière; et les sillons? pas maintenant, le jeu ou plutôt la règle du jeu est suspendue, cela ne compte plus; avant tout l'éviter, elle, il n'a pas la force de lui parler ou d'écouter ses histoires toujours nouvelles et qui se ressemblent toutes (un air de famille, un air de jeunesse) «la dernière pièce à l'Atelier — plus fort que l'avant-garde...» «j'ai rencontré un peintre extraordinaire (en deux syllabes bien distinctes, le «a» très ouvert), il brûle ses toiles une fois achevées»... non! pas aujourd'hui, pas le 12 juin alors que tout est différent, que le rire, le sourire, la joie sont produits tout différemment du 11 juin, alors que les valeurs établies sont remises en question; qu'elle-même est une autre, une étrangère, que son corps n'a plus d'importance ou a trop d'importance, elle lui aurait demandé de l'inviter «Un café irlandais?» avec une lueur dans les yeux, une lueur qu'il aurait trouvée agaçante, obscène, aujourd'hui. Elle est maintenant à sa hauteur, à quelques pas à sa gauche, de sa main gauche, elle passe, légère, la tête haute, ses cheveux blonds flottant derrière elle, si près et pourtant absente, absente de lui ou plutôt lui absent d'elle, il ressent un léger vertige comme tout à l'heure quand un homme sur le balcon avait baissé les yeux vers lui; il faut peut-être se retourner et saisir, la ressaisir par la manche de sa robe vert pâle, qui s'ouvre dans le dos par une longue fermeture éclair et un bouton-pression tout en haut, à l'encolure, qui cache une petite verrue brune («grain de beauté» corrige-t-elle) sur laquelle poussent quelques poils noirs en bataille. Il ralentit pour la suivre des yeux, ballotté par une suite ininterrompue de petits coups secs, de pressions rapides, et il lutte un instant contre l'engrenage osseux d'épaules et de coudes, ses yeux découvrant par intermittence des regards courroucés de gens agacés par ce corps qui s'oppose au mouvement normal, inéluctable du flot. Mais elle a déjà disparu et il se laisse aller,

ressentant soudain un grand bien-être, il ne résiste plus... mais que fait-elle ici en ce moment? juste en ce moment? Était-ce bien elle ou le fruit de son imagination combiné à une certaine ressemblance? Non, pas de son imagination mais de son désir de la trouver là, elle ou une autre, mais plutôt elle, pour arrêter sa marche, pour se mettre entre lui et le but de sa marche; et pourtant, les cheveux, la robe? Maintenant qu'elle a disparu il n'en est plus très sûr; son regard revient vers le sol juste à temps pour éviter un sillon et il s'étonne de pouvoir passer à travers cette masse sombre, à la fois visqueuse et aérée, silencieusement bruyante, funéraire; une sensation de puissance l'envahit (seul contre tous) et si ces passants savaient où il va et ce qu'il va y faire? peut-être certains le devinent-ils car il surprend quelques regards qui s'accrochent sur lui (sur son visage, son dos, sur ses jambes), mais non, il est seul et pourtant cet homme, (il m'a donc vu) tout à l'heure, sur le balcon, juste après avoir acheté son journal... seul dans la foule (quelle est cette chanson déjà?), la rue s'éclaircit et le nombre des passants diminue à mesure qu'il s'éloigne du centre de la ville et de cinq heures ou de midi; il éprouve de la tristesse devant cette désertion lente et sournoise comme ces processions funéraires qui s'effilochent le long des parcours, laissant, accrochées aux devantures, des grappes de gens qui abandonnent le cortège d'un homme ou d'un enfant mort d'une maladie fulgurante ou d'un accident idiot, un accident qui vous plaque contre un miroir, une vérité fausse, une fausse vérité, un faux vrai, un faux pas, un pas faux, une vie qui est une mort ou un mort ambulante qui se réveille et ne peut plus se désengager du sillon noir de mortier et de poussière accumulée et qui va en s'élargissant alors que le mortier et la poussière cèdent pour laisser la place à un sable en décomposition, un sable mouvant, sur lequel les pieds deviennent sable, le corps devient sable et la bouche se remplit l'empêchant de crier, à tous ces gens identiques et différents de lui, à leur crier qu'il a compris, qu'il n'a rien compris, qu'il veut tout recommencer à zéro, c'est-à-dire à la fin,

non! qu'il veut tout recommencer sachant qu'il y a une fin, qu'il est trop tard, qu'il est toujours trop tard...

Les trottoirs aussi sont différents, leur surface est lisse et granuleuse, lisse de toute nervure ou séparation et granuleuse comme le sol même du balcon, de ce balcon en face de la librairie «Jenny»; la jeune employée a réintégré la boutique et l'ombre de l'homme écrasé sur le ciment a, elle aussi, disparu ou plutôt s'est transformée en une bande festonnée, partant de la tête (de la première ombre) et s'arrêtant à un pied environ de l'arête du trottoir, cherchant désespérément à rejoindre le caniveau où l'eau, coupée de sa source, s'est arrêtée de couler. La cigarette se consume doucement au bout de mes doigts et la cendre tombée à mes pieds se désintègre sous le souffle du vent... ah oui! les trottoirs ont changé d'aspect, les boutiques sont plus petites, plus utilitaires; un coiffeur, une épicerie, un magasin d'animaux (chiens, perroquets, poissons), des couleurs vives et attrayantes: bleu, rouge, blanc, et lui: «C'est pour cela que l'on se bat, dès que je donne le signal tu y vas and... good luck»; son bras s'était soulevé, légèrement plié au coude, et formant un angle de quatre-vingt-dix degrés, et je regardais la porte de la grange, une porte à deux battants, très haute (au moins deux fois et demie ma hauteur), vermoulue, aux planches mal jointes, brunes de la crasse des ans et de la cuisson continue du soleil, mes yeux étaient rivés à cette porte, plus exactement sur le battant gauche, à environ trois pieds du sol, sur cette fente qui avait la forme d'un oeil suspendu à la verticale, un peu difforme qui de loin semblait chaud, sombre, mystérieux, attirant, d'où étaient partis les coups de feu. Et cette grange qui ne servait à rien, qui n'était même pas indiquée sur les cartes d'état-major, «mais pourquoi moi?» il dit cela à voix haute, regardant à travers la vitre, par-dessus l'étalage de saucissons, de piments verts et rouges enfermés dans des bocaux et de gros jambons décorés de feuilles de persil, où se tient le propriétaire, les jambes bien écartées et les mains à plat sur son ventre rond, enveloppé dans un tablier blanc, retenu à ses

épaules par deux minces bandes de tissu qui se nouent derrière son cou rouge et musclé (un cou de fermier), «pourquoi pas cet homme», cet Italien (il a des cheveux noirs et une petite moustache) qui s'ennuie de son pays, de sa ferme et de sa grange, peut-être détruite pendant la guerre ou vendue?

Et l'autre, couché dans le fossé, de son geste, interdit toute action, le bras levé, le pouce recourbé vers l'intérieur de la paume, l'index et le majeur joints et pointant vers le ciel, les deux autres doigts (l'annulaire et l'auriculaire) légèrement courbés, légèrement affaissés, dirigés vers le fond du fossé, «Pourquoi moi?», mes yeux se détachent de cette main suspendue au-dessus de moi comme l'épée de... de... pour revenir vers le trou noir de la grange; si j'agis vite, j'ai une chance, le champ de vision de l'homme est restreint, il tire à l'aveuglette... une chance! pourquoi seulement une chance? son bras est toujours levé, voilà une éternité que ce bras est levé, il n'a plus de volume et semble peint sur la grande toile de fond du ciel, d'un bleu immobile... deux hommes dans un décor de théâtre au ton pastel ou plutôt un homme, l'autre n'est qu'un bras immobile, figé, et qui doit bouger car je ne peux plus endurer l'attente, cette fausse mort si proche de la vraie, tous mes membres me font mal, ma respiration devient plus pénible et lui «Alors impatient? de la bonne graine de soldat» avec un fort accent anglais, que je trouve grivois, ces mots fous, déformés, qui sortent de sa bouche par ses lèvres charnues, sous une moustache rousse, en brosse, bien fournie, une moustache d'officier de carrière, et moi je n'en peux plus de cette immobilité, des crampes qui agitent mes intestins, de ce fourmillement interne et le canon de mon arme se tourne vers lui, vers lui qui continue à sourire, à sourire au soldat que je ne suis plus et je tire sur les yeux ironiques, sur le corps allongé, sur le bras peint dans le ciel, sur son accent anglais, sur sa moustache gallo-nasale, puis, m'élançant vers la grange et me cognant contre la cloison, sans même me rendre compte du chemin parcouru. Je reste là, un moment, adossé aux

planches qui sentent le bois pourri, pour reprendre mon souffle... vite, la baïonnette! mes mains ne tremblent pas, je l'ajuste au canon, elle brille, pointée vers le ciel comme un immense instrument priapique en métal acéré, menaçant.

Je longe la façade jusqu'au coin, je m'arrête, avance légèrement la tête; rien n'a changé, si pourtant! la porte est entrebâillée d'environ un pouce, un pouce d'ombre, de nuit. Là-bas, le bras a disparu, le ciel est clair, le décor a repris vie, les arbres, les buissons, les talus existent de nouveau, plus clairs qu'ils ne l'ont jamais été, je distingue chaque détail (bruissement de feuilles, un moineau, une chenille, la cigale qui chante...), mes sens sont à fleur de peau, tout fait partie de mon geste, de mes gestes, du geste qui va venir.

J'avance lentement, longeant le mur, d'abord le pied gauche puis le pied droit qui vient le rejoindre, cinq enjambées me séparent de la rainure sombre, s'arrêter? revenir? je me catapulte, la baïonnette pointée en avant, dans un cri rauque qui ne passe pas mes lèvres mais résonne dans ma gorge, mon fusil est engagé dans l'ouverture et force la porte à s'ouvrir sur une masse grouillante, vivante, sur laquelle je tombe; un bruit assourdissant m'étourdit, c'est peut-être un afflux de sang trop longtemps contenu qui me monte à la tête; un choc, une petite résistance et je m'enfonce, un liquide chaud éclabousse mes mains, mes paupières qui s'ouvrent et qui reçoivent le regard, la peur, la souffrance, l'interrogation de ces yeux, là par terre, «Pourquoi moi?» Tout mon poids est appuyé sur la crosse de mon fusil et le sang vient frapper mes lèvres qui se séparent... et joignent ses lèvres au goût de café et je le retire encore tout humecté par la moiteur de cette plaie sombre et palpitante et ses yeux s'ouvrent étonnés de ne plus me sentir, étonnés, nus, suppliants, alors que je la ramène vers moi, nos jambes se mêlant et sa plainte rauque (comme une bête blessée à mort) qui monte avec des élans de plus en plus sauvages et les ongles de son index et de son médius se plantent dans ma chair

sous mon omoplate et je reste rivé, immobile au-dessus, c'est-à-dire contre ce corps secoué par un frisson, un sanglot qui roule dans sa gorge, dans ma gorge, dans ma poitrine, dans mon ventre, sauvé!

Elle est affaissée sur moi, haletante, ses cheveux blonds épars me couvrent le visage, filtrant le décor de la chambre; la bibliothèque, gorgée de livres aux couvertures colorées, combinée en un seul meuble avec le petit bar, la télévision, le tourne-disque, la chaise en fer ornemental blanc, le tapis aux dessins mexicains, le mur couvert d'affiches publicitaires: Paris Ville lumière (la place de la Concorde), les Rocheuses et l'Ouest canadien, la Côte d'Azur, Mexico (encore) et elle «C'est mieux qu'avec ta femme?» et mon regard qui avait franchi le barbelé des fils d'or de ses cheveux réintègre mes yeux qui se ferment vite, comme si cela me dispensait de répondre, mais elle insiste «Dis» et moi ou plutôt l'autre, c'est-à-dire un autre moi «Oui» et mes paupières se contractent dans l'effort comme sous l'effet d'une peine, d'une souffrance et s'ouvrent (mes paupières) dénudant deux globes vitreux sans images, sans regard, ou plutôt un regard qui dépasse les murs de la pièce, loin, très loin, un regard qui se sépare de moi.

Ce n'est plus très loin maintenant, il connaît l'endroit bien qu'il n'y soit jamais allé, car il a vérifié sur le plan de la ville; et si la maison n'existait plus? Un ouragan, un typhon ou une guerre qui soudain éclate faisant déferler l'aviation ennemie ou amie qui rase l'immeuble... à quoi bon! la question est posée et une réponse attend, là-bas, dans cet immeuble ou dans les ruines. Il sort machinalement un carnet noir, l'entrouvre «2 juin»... c'est bien aujourd'hui; ses mains à plat sur les deux surfaces de cuvette rugueuse appliquent une brusque pression en sens inverse, fermant le carnet avec un bruit sec (flap!) Il reste un moment immobile, les yeux grands ouverts, mais ne voyant plus la vitrine ni l'Italien, ni les saucissons, les mains pressées très fort contre le petit objet qui diminue de volume, s'amincit puis parvient à une épaisseur mini-

mum et semble respirer entre ses deux mains suivant que celles-ci relâchent ou non la tension ou bien que cette sensation lui est communiquée par la circulation du sang qui revient par pulsation dans ses mains, ses deux mains qui se fatiguent, qui font mal, qui se desserrent et présentent leurs paumes aux yeux (qui reprennent vie), et les examinent étonnés de ce qu'elles existent après avoir été si longtemps ignorées dans leur utilisation quotidienne et le carnet tombe sur le sol lisse et gris du balcon, juste entre les deux pieds nus, légèrement cambrés, pour offrir moins de surface de contact à la fraîcheur de la pierre, une fraîcheur désagréable comme... comme de la laine minérale cassante, rigide, agaçante... «mais où sont les cigarettes?» Ce goût soudain maladif de fumer, de sentir une présence, une température différente, alors que le but est presque atteint et que la solitude pèse...

Il est presque arrivé, c'est celle-ci, il reste un moment immobile, la tête levée, lisant et relisant la plaque blanche d'où se détachent les lettres noires en caractères d'imprimerie RUE MERCURE ST., il se sent pris de vertige (la proximité du lieu ou la position de sa tête légèrement renversée, le cou tendu), il hésite puis se remet en marche, tourne le coin quittant le boulevard pour la rue bordée de hauts platanes régulièrement espacés qui convergent vers lui (perspective) comme un long poignard dont la lame est dentelée (les troncs gris et sales) et dont le manche est invisible, perdu, dissimulé quelque part vers le haut de la côte il presse le pas, en dépasse un, puis deux (platanes), trois, trente-huit, quarante-six, cinq, quarante-huit, six, cinquante-deux... cinquante-deux! C'est un immeuble moderne qui jure avec les autres maisons du voisinage, pour la plupart basses, de style bâtard, mi-tudor mi-victorien; aux murs de pierre épais et dont la fenêtre principale s'avance sur la rue comme les trois faces d'un hexagone tronqué. Son regard grimpe le long du cinquante-deux, très haut, beaucoup plus haut que la plaque de la rue, le long des murs revêtus de *stucco* blanc, des fenêtres entourées d'aluminium («comment ont-ils pu obtenir un per-

mis de construction pour un immeuble de huit étages dans ce quartier qui est certainement régi par un code de limitation?») Au troisième, à la fenêtre du centre (il y en a cinq par étage sur la façade) un homme le regarde, le nez appuyé contre la vitre, ce qui lui donne un air de boxeur, un homme sans âge. Et s'il rebroussait chemin? Mais l'homme dont il sent le regard sur lui, a bien vu qu'il se disposait à pénétrer dans l'immeuble; de quoi aurait-il l'air? «le ridicule tue»... il sourit... et puis, c'est aujourd'hui et c'est l'heure; il presse son bras gauche contre son corps et s'aperçoit qu'il a perdu son journal, il se retourne et regarde vers le boulevard: rien! c'est ennuyeux... il relève la tête, l'homme est toujours là, immobile, comme peint sur la vitre... il s'engouffre dans l'immeuble dont la porte de verre entourée d'un cadre d'aluminium est maintenue ouverte. Le dallage du vestibule est formé de petites tuiles concassées, grises, blanches, noires; il s'immobilise devant ce réseau de nervures qui le sépare de l'escalier, il cherche un moyen de contourner l'obstacle mais s'aperçoit que déjà ses deux pieds ont entamé le dessin en toile d'araignée «morte la mouche!» L'escalier est recouvert en partie d'un tapis de sisal rouge, retenu de chaque côté par une bande de métal doré, laissant à nu deux lisières de quatre pouces de large de bois ciré; la rampe est en fer noir luisant, exempte de toute fioriture... «s'il y a un nombre impair de marches, il dira non, si le nombre est pair, il dira oui et tout est fini...» une, deux, il sent son cœur battre dans sa gorge au rythme de ses pas ou est-ce ses pas qui se mettent au rythme de... six, sept, onze, douze, pair, rouge et passe, perdu? mais ce n'est que le premier étage, c'est la somme des trois qui compte! trois fois douze: trente-six... le nombre de marches n'est pas toujours égal, d'ailleurs cela ne veut rien dire, j'aurais pu aussi bien choisir les nombres pairs! cinq, sept et comptant le palier du rez-de-chaussée, je serais arrivé à treize, «neuf et deux: onze... impair! s'il s'arrêterait?... douze et onze: vingt-trois... c'est idiot! De toute façon la réponse est là, immuable, même si on retirait une marche ou que l'on en ajoutait

une, alors à quoi bon cette comédie! Il est déjà en mouvement, sa poitrine se lève et s'affaisse dans un mouvement compte plus! dix, douze, treize! le couloir est étroit et va en s'amincissant vers le fond comme un poignard qui s'enfonce dans le coeur de l'immeuble... la rue tout à l'heure donnait l'effet contraire (différence de niveau? la côte?), toutes les portes sont closes, les murs nus, clairs, sans aspérité, sans rien pour s'y accrocher; chambre 303; une petite plaque noire de bakélite avec les chiffres en blanc... trois plus zéro plus trois... six... il s'arrête, tourne sur lui-même de quatre-vingt-dix degrés et fait maintenant face à la porte. C'est le moment... encore un instant de répit, dans ce décor immobile qui semble attendre l'apparition d'une baguette magique pour lui redonner son volume, ses trois dimensions, sa réalité concrète, le temps qui a fui (une minute a dû s'écouler, mais où?), il respire plus difficilement, sa poitrine se lève et s'affaisse dans un mouvement démesuré qu'il ne peut pourtant constater de ses yeux mais plutôt de l'intérieur, de son corps, de sa gorge, ses mains moites qui tremblent contre ses jambes, de ce corps qui ne transmet plus les sensations (comme ce couloir bordé de portes), le temps est arrêté, aucun son, aucune image ne parviennent jusqu'à lui, aucune pensée ne traverse son esprit, tout est noir ou plutôt blanc, ou plutôt incolore ou plutôt couleur de rien, ses jambes fléchissent et il revient à lui, il redevient lui, ses yeux découvrent la plaque de bakélite noire avec les chiffres blancs 303, c'est ici! il sent ses doigts de pieds se recroqueviller, cherchant à s'éloigner de l'extrémité avant de sa chaussure, qui est la partie de sa personne le plus près de la porte, une porte nue, sans aspérité, si ce n'est une poignée métallique, brillante, sur le côté gauche (en face de sa main gauche) comme une tumeur sur cette grande surface blanche, une protubérance ronde qui s'agrandit et semble tendre vers lui, vers sa main qu'il retire brusquement et cache derrière son dos, une main moite, agitée par un tremblement nerveux, qu'il sent maintenant contre son dos, la bouche est sèche, les jambes fatiguées, faibles... maintenant! il faut!

encore un moment... quelqu'un attend derrière cette porte; il y a toujours quelqu'un dont on dépend, dont on attend une décision, un père, un maître, une maîtresse, un patron, un médecin... qui eux-mêmes attendent de franchir le seuil d'une autre porte pour savoir ce qu'ils vont être, ce qu'ils peuvent être... peut-être a-t-il oublié et est-il parti vaquer à quelques commissions sans importance, non! il doit être là, lui ou quelqu'un d'autre ou encore moi, puisque je vais pénétrer dans la pièce, moi au futur... il faudrait tourner cette poignée et ouvrir (ramener sa main qui est derrière le dos et la poser sur la poignée, appliquant un mouvement tournant de la gauche, vers la droite, puis pousser en avant) alors il verrait, il saurait... tu saurais

je saurais

vous sauriez

nous saurions

je saurais.

Il reste là, figé, pétrifié, mort, attendant un signe pour briser cette immobilité, cette raideur cadavérique, cette peur... incontrôlable, enfantine...

Et s'il priait?

Les crayons de couleur sont alignés sur le côté droit, les feuilles de papier sur le côté gauche, et au centre rien, rien que ces deux mains posées à plat, présentant le dos un peu renflé et charnu (l'une des mains porte une marque de brûlure grande comme une pièce de vingt-cinq sous), agitées d'un léger tremblement, deux mains qui se joignent difficilement; il prie ou négocie «si je passe mes examens, je prierai tous les jours, faites que je réussisse et je...» tout bouge, il sent des effluves de chaleur monter en lui puis disparaître; les rayons du soleil jouent avec les dessins des rideaux et donnent l'impression que les gros bateaux à aubes de couleur vive voguent sur une mer d'or; être sur un de ces bateaux qui s'en vont loin d'ici, loin des résultats d'examens, loin de ce moi prostré, inactif, qui subit... en route vers un autre moi totalement différent parce que simple, d'une seule pièce, monolithique, vers une terre

couverte de palmiers ou de neige, vers une vie meilleure puisque sans horizon ou sans horizon puisque meilleure, vers l'infini, vers un paysage sans portes.

Où est-elle, ah! la voilà qui entre dans la chambre... et si je lui disais «Ce n'est pas si mal pour un vieux» non! ce serait de mauvais goût; gênant... pour elle ou pour moi? pour moi, même si c'est pour elle; alors «Un jour tu me trouveras trop vieux» oui, remettre au futur la question actuelle et forcer la phrase rassurante, et moi «Un jour tu me trouveras trop vieux» et elle «Jamais! tu as trop lu de livres sur les hommes mûrs et les jeunes filles, nous c'est différent» c'est cela, différent! différent de Marthe, pas mieux mais différent. Elle est debout contre le secrétaire me tournant le dos, nue, en équilibre sur ses hauts talons, ses longs cheveux blonds défaits, qui cachent le grain de beauté brun café sur son cou, tombent jusqu'au creux de ses hanches au-dessus du petit pommelet de ses fesses et Marthe «Après un ou deux enfants, finies les tailles fines et la peau satinée», et ses longues jambes s'amincissent harmonieusement jusqu'au talon du soulier, la droite légèrement appuyée contre le coin du bureau qui plisse la chair à mi-cuisse et lui imprime un dessin étoilé, chaque pli (trois de contact) et la fumée bleue de sa cigarette s'élève au-dessus de ses cheveux blonds, pour retomber plus pâle, comme un voile léger agité par un souffle faible et qui couvre l'image d'un halo... «äie!» «Je me suis brûlé, où donc est cette cigarette?» la voilà près du calepin noir, une petite tache brune reste sur le drap que je tapote pour empêcher qu'il prenne feu; Marthe serait en colère ou du moins paraîtrait en colère «Je te l'avais bien dit de ne pas fumer au lit, un jour tu mettras le feu à la maison» ou «Monsieur fait la tête, il couche dans son bureau et comme je ne suis pas là pour veiller sur...» au point où j'en suis, que m'importe le drap, le feu, ou Marthe... d'ailleurs, elle ne dirait pas cela, elle fixerait la tache, puis son regard se poserait sur moi, un regard doux, un regard de propriétaire, le même qui accompagnait ses réprimandes aux enfants lorsqu'ils étaient petits dans cette chambre

trop propre, trop moderne, trop anonyme, un lit étroit, une carte géographique tapisse le mur, colorée (la carte), vert pour les prairies, bleu pour la mer, brun pour les montagnes avec ça et là des ronds noirs pour les villes, petits pour cent mille habitants, moyens pour cinq cent mille habitants, gros pour un million et plus, avec un cercle de couleur pour les métropoles, Paris, New York, Londres, Montréal, Mexico, et le petit garçon assis à sa table de travail avec les crayons de couleur alignés sur un côté, les feuilles de papier de l'autre et au centre rien, rien que ses deux mains posées à plat présentant le dos un peu renflé et charnu: sur l'une d'elles, une marque de brûlure en forme de coeur (d'un coeur rogné sur le pourtour) qu'il a depuis... depuis toujours, aussi loin que sa mémoire le reporte, sur la main gauche, il regarde toujours le dos de sa main pour reconnaître la gauche de la droite... les crayons sont sur le côté gauche et les feuilles sur le droit, la peau atteinte est lisse, unie, exempte de pores et des nervures qui joignent ces pores entre elles et le réseau dermique ne reprend naissance qu'aux limites de cette tache grande comme une pièce de vingt-cinq sous, une petite tache, une tache pas chère. Rien ne bouge, les rayons du soleil filtrent à travers les rideaux ornés de dessins (bateaux) de couleurs vives et convergent sur les deux mains, sur le dos des mains identiques et différentes; l'une avec une marque et l'autre sans marque, il regarde la photo accrochée sur le mur représentant la classe de l'année dernière: les tabliers noirs, le premier rang assis sur un long banc de bois «Ne bougez plus, le petit oiseau va sortir».

Prier... qui? quoi? comment? Enfant, cela réussissait toujours, si mes prières étaient exaucées, le résultat était là pour le prouver, si elles ne l'étaient pas c'est que je n'avais pas été sincère... sincère par rapport à quoi? pourtant je désirais sincèrement telle chose que je n'ai pas obtenue comme cette bicyclette que j'avais admirée longuement à la devanture d'un magasin d'articles de sport. Quelle en était déjà la marque de fabrique?... quelque chose comme

OLYMPIA... Olympia, oui, ce doit être cela: les tubes en triangle qui formaient le cadre étaient recouverts d'un émail bleu nuit et joignaient la selle (perforée pour l'aération) en cuir jaune et le guidon de course qui décrivait un arc de cercle gracieux; la jante était enveloppée de boyaux fins, les pédales étaient dotées de lanières du même cuir que la selle. Je peux encore... il n'est pas trop tard... je m'habille et je descends l'acheter pour partir loin, très vite... oui, j'y vais! Non, c'est idiot à mon âge... si mes parents me l'avaient achetée, tout aurait changé: pas de Marthe, pas de Jenny, pas d'architecture, pas de 12 juin... pas de moi; un accident terrible (une jambe amputée) ou même léger, sans conséquences graves, si ce n'est que rectifier ou plutôt modifier toute ma vie, ou une rencontre avec un garçon qui m'aurait donné d'autres goûts (le théâtre, la littérature) ou une jeune fille rousse avec des yeux vert amande, une bouche rose pâle, des yeux qui parlent, une bouche qui embrasse, des bras qui bercent, une jeune fille qui m'aurait donné un autre goût des hommes, un autre goût de l'homme, un autre goût de moi. Prier... le pari de Pascal, pourquoi pas le pari mutuel... joindre les deux mains, ce même geste que j'avais fait pour refermer le carnet (flap!) tiens, un de mes pouces est plus long que l'autre, celui de la main gauche, celle qui porte sur le dos une marque de brûlure ou de naissance; tout bouge, je sens des effluves de chaleur monter en moi puis disparaître; «Faites qu'il dise non...» Voilà, c'est fait. C'est un peu court, sûrement pas sincère et puis... zut! Cela ne veut rien dire, tout est consommé, tout est toujours consommé et l'on prie trop tard ou trop tôt; le secret de la prière doit être un problème de synchronisation, juste au moment où il faut: ni avant, ni après ou alors, pas du tout. J'ai l'impression que je radote, le temps passe, il faut que je me raccroche à quelque chose de concret avant que je ne me mette à divaguer totalement. Il faut bouger; les murs peu à peu se rapprochent, rétrécissant l'espace libre, c'est-à-dire praticable de la pièce, la porte grandit, s'élargit, s'épaissit, j'étouffe, il faut sortir avant qu'il ne soit trop tard et

pourtant mon corps s'appesantit davantage dans la chaleur moelleuse du sofa. Donner un ordre: «allez, debout!» reprendre le dessus sur la matière, sur l'atmosphère, le conditionnement de l'environnement et puis Marthe sera ici d'un instant à l'autre «tu as faim?» «tu as fini de bouder?» «qu'est-ce qui t'a pris hier soir?» ou tout d'une traite «Tu ne dors plus, je peux te servir quelque chose à manger — tu as fini de bouder — qu'est-ce qui a bien pu te prendre hier soir!» sans faire de pause pour une réponse car Marthe écoute avec ses yeux, elle constate d'après la réaction de l'interpellé si c'est un oui, un non, un peut-être ou simplement un tout, vague, qu'elle interprète à sa façon: «Allez, debout» un coup de reins, ça y est!

Les longs poils du tapis s'intercalent entre les doigts de pieds ridiculement étalés, aplatis, rognant les contours; voilà la porte, la poignée est bien du côté gauche, c'est-à-dire, en face de la main gauche et mon bras droit passe en avant de moi, barrant mon corps de l'épaule droite à l'aîne gauche pour se poser sur cette poignée et lui appliquer un mouvement, tournant dans le sens des aiguilles d'une montre. Le couloir est libre et je franchis rapidement le seuil de la salle de bains refermant la porte derrière moi. Je sens le contact froid du sol qui est constitué de petites tuiles concassées d'un dessin irrégulier, grises, blanches, noires; les deux pieds qui ont repris leur forme sont emprisonnés dans un réseau de nervures comme... comme... comme des mouches dans une toile d'araignée. Pourquoi ne pas prendre un bain, s'immerger dans l'eau, jouer avec le savon, les bulles d'air (sortir de l'eau puis y replonger un membre), voir son corps disparaître, se déformer et espérer qu'en sortant de la baignoire, un nouveau corps, un nouvel être émergera, naîtra... intact... j'ai trop chaud pour un bain, il faut se laver à l'eau froide pour déloger le masque de sommeil, de sueur, de pensées collé à ma peau. L'eau coule et disparaît dans le trou de l'évier avec un bruit de bête ou d'homme que l'on étrangle (je n'ai jamais étranglé ni bête, ni homme, alors? souvenir d'un film, d'un roman?) le savon sent les fleurs, c'est obs-

cène cette odeur dans un appartement en plein centre de la ville, dans une salle de bains à l'aspect hygiénique... pourquoi pas une odeur de homard, de rôti de boeuf, ou de Cadillac, ou de théâtre un soir de première, ou de bordel? Marthe adore la senteur «fougère» «cela me rappelle mes séjours à la campagne avec mes parents»; la salle de bains de Jenny sent les pins, l'évasion, l'espace, la nudité... chez la rousse aux yeux vert chat ce serait sûrement une odeur de menthe... mon visage disparaît dans le tissu spongieux de la serviette, il va peut-être réapparaître changé, différent, autre.

Le miroir me renvoie mon image, quelques traits sont plus accentués, d'autres détails me sont étrangers comme la ligne du nez légèrement au tiers alors que je le sais droit... mais non, c'est bien le même visage qu'hypocritement je transformais avec la complicité de mon regard qui ne faisait qu'effleurer les miroirs.

Il faut fermer le robinet, j'ai encore oublié; le dessus est un peu écaillé, laissant paraître le plomb du tuyau dans un dessin rappelant les agrandissements de vues microscopiques de protozoaires; j'ai toujours l'impression que je vais de nouveau me salir les mains — malgré toutes mes précautions, mon doigt a touché la tache et ma main rebondit comme mue par un ressort, une sensation désagréable m'envahit (un corps insolite qui chercherait à s'installer en moi, repoussant vers l'extérieur, vers la peau, les os, les muscles, les poumons, tous mes organes...) Elle était penchée sur moi, nue, perchée sur ses hauts talons et tenait dans sa main sa cigarette à demi consumée, projetant un rideau de fumée qui me rendait son image imprécise, floue, ou était-ce ma vue qui était troublée par mon léger malaise? et elle d'une voix neutre «c'est la chaleur sans doute» en se penchant vers moi affaissé sur l'évier, sans se rapprocher mais au contraire s'éloignant car je me sentais tomber, partir vers le trou noir au centre de la cuvette «Ce n'est pas si mal pour un vieux» non! ce n'était pas cela, ce n'était pas elle qui était la cause de mon malaise, ce n'était pas la différence d'âge

et pourtant j'éprouvais de la gêne, du dépit, de la honte j'étais atteint au coeur de ma fierté et je ne pouvais lui expliquer, lui dire: «Ce n'est pas parce que je suis vieux»... ce serait rendre la situation encore plus fausse et confirmer, si elle n'en était déjà persuadée que cette défaillance était le résultat d'une trop grande dépense d'énergie... et elle: «Qu'est-ce que tu dis?» et je gardais le silence, tournant et retournant les mots dans ma tête pour lui dire que c'était... quelque chose d'autre que je ne pouvais expliquer, quelque chose comme un obstacle impossible à franchir et contre lequel on s'épuise, une porte, cette tache de rouille ou d'alliage rouillé, laissé sans protection par l'éclat de l'émail.

Je retourne dans mon bureau, sans croiser Marthe (j'ai cru entendre la porte de la cuisine grincer); tout est changé, le sofa me fait face portant l'empreinte de mon corps (deux larges entonnoirs curviformes), la porte-fenêtre est à gauche et la porte derrière moi, et là tout près, la chaise et mon costume toujours en équilibre instable, ridicule, le bras levé vers le plafond. La chemise est froide et un peu humide, les bras trop serrés; je ne parviens pas à placer le talon dans l'emplacement qui lui est réservé, dessiné par le manufacturier, le pli du pantalon a disparu, les vêtements combattent la prise de possession, ils repoussent l'étranger que je suis, au corps différent d'hier.

L'escalier est recouvert en partie d'un tapis de sisal rouge retenu de chaque côté par une bande de métal doré laissant à nu deux lisières de quatre pouces de large de bois ciré; la rampe est en fer luisant, exempte de toute fioriture. Un, deux... idiot! les pas résonnent dans le ventre, sous la ceinture abdominale, j'accélère comme toujours après le palier du deuxième étage, touchant à peine les marches ou, plutôt, rebondissant après chacune d'elles comme un cheval au trot (dagada, dagada, dagada), un cheval à trente contre un. La rue est calme, à peine quelques voitures qui passent rapidement; en levant la tête j'aperçois un homme pieds nus sur son balcon, nos regards se rencontrent ou plutôt se croisent mais déjà il

disparaît, il a peut-être reculé d'un ou de deux pas et mon angle de vision ne me permet plus de le voir. Deux enfants se lancent une balle sur l'autre trottoir, était-il au deuxième ou au troisième étage; ce ne peut être le troisième puisque c'est mon appartement, alors le deuxième ou le quatrième... pourtant... qu'importe!

Il est à peine trois heures... que vais-je faire du temps qui reste? j'avance machinalement vers l'artère principale... Tiens! un journal gît sur la chaussée à trois pieds du caniveau. La photo et le titre sont barrés en biais par une empreinte de pneu, seul le mot MORT est distinct... morte la photo, mort le journal, écrasé... s'il n'était pas si sale j'irais le ramasser, je ne l'ai pas lu comme j'en ai l'habitude, chaque matin, en me rendant au bureau: aujourd'hui c'est différent... «12 juin». Et mon horoscope? Cancer — du 21 juin au 22 juillet, ma mère m'appelait le «petit cancer de la maison», «il salit tout ce qu'il touche» et mon père toujours «ne dis pas cela, ça porte malheur» et elle «superstitieux comme tous les joueurs de cartes, je t'appelle bien mon loup et tu es doux comme un agneau», amusé, il haussait les épaules et allait bourrer sa pipe, alors que je cherchais à discerner sur lui une trace d'animalité, des oreilles pointues, des crocs, des griffes, une démarche... mais non rien... superstition que tout cela, le loup oui mais le Cancer? tout à l'heure il me dira... Mon horoscope! le kiosque à journaux est derrière moi, il faut que je rebrousse chemin: les deux enfants qui jouaient tout à l'heure ont disparu, escamotés. J'évite de marcher sur... les lignes noires qui marquent la jonction des grandes dalles formant le trottoir, allongeant et rétrécissant l'enjambée.

Le vendeur me regarde étonné.

— Je ne vous ai pas vu ce matin.

— Je me suis donné un jour de congé.

— Avec toutes les constructions qui se font, vous devez être débordé de travail.

Il découvre dans un sourire ses dents irrégulières, noircies, deux ou trois manquent, il est laid et il m'en-

nuie.

— Il faut bien se reposer de temps en temps.

— Vous avez la bonne vie, vous les architectes.

Et il me tend le journal, la peau sur son pouce est sèche et craquelée, l'ongle jauni par la cigarette et liséré de noir.

Je sens une résistance car il n'a pas encore lâché prise, il a encore quelque chose à dire.

— Moi c'est six jours par semaine et ça commence le matin à sept heures et demie (ça y est, il a lâché et je peux effacer le sourire contraint qui me fatigue)... et bonjour à vo't bonne dame...

Je m'éloigne rapidement, pourquoi suis-je si aimable avec...

Près de l'immeuble où j'habite, je lève les yeux pour voir si l'homme est encore là: les balcons sont vides, un rideau a légèrement bougé au troisième étage... mais c'est mon appartement! alors?... le vent, illusion d'optique ou Marthe... tout est maintenant immobile. Je ralentis le pas, déplie le journal qui sent l'ammoniaque, en frontispice, une photo, surmontée d'un titre en caractères gras

«LA MORT LE SURPREND EN PLEINE GLOIRE»

Non, pas maintenant, je dois lire l'horoscope d'abord...

«L'affaire des Faillites — deux arrestations»

«Révision des programmes scolaires»

Ma gorge est sèche, l'article ou l'horoscope? Je ne vais tout de même pas changer ma décision pour un caprice stupide, une petite envie sur laquelle j'ai concentré mon énergie et qui prend des dimensions hors de proportion avec son intérêt réel: et pourtant

«Nouvelles émeutes en Amérique du Sud»

Annonces ..... 11

Bridge ..... 14

.....

.....

.....

Horoscope ..... 7

.....

te date.  
eis d'ap-  
rnement  
epte un  
ême s'il  
utres.

Lesage  
ce plan  
dre mal  
bec.

proposi-  
ue avec  
l'exposés  
ours des  
ait énor-  
mocrates  
a grande  
our faire  
devienne  
évus.

re publi-  
ministre  
nbre, la  
lle serait  
à l'adop-  
le.

ernement  
relations  
affirment  
ue prévu,  
ing-out".  
ient que,  
s actuel-  
ne parti-  
perdrait  
gent que

ient

uteur) —  
ants, pro-  
actuelle-  
nève, ont  
mité, au-  
au LSD

# En URSS, une étude objective de la Bible

MOSCOU (AFP) — Pour la première fois depuis la Révolution, une étude de la Bible, dépourvue de critiques outrées ou d'anathèmes anti-religieux vient de paraître en URSS.

Ce livre, tiré à 100.000 exemplaires, s'intitule "Histoires bibliques". C'est la traduction d'une étude faite par un écrivain polonais, Zenon Kosibovsky, qui s'est efforcé, dans un langage simple, de raconter la Bible depuis la création du monde jusqu'à la fin de l'Ancien testament.

Dans une préface, l'auteur s'attache à expliquer rationnellement ce qu'est la Bible. Il rejette, bien entendu, son explication religieuse. Se fondant sur l'archéologie et la plus ancienne histoire, il souligne que la Bible est l'oeuvre de plusieurs personnes.

C'est la première fois qu'un livre de cette sorte paraît en librairie à Moscou, où toutes les études religieuses jusqu'à présent dépeignaient la religion comme "un tissu de mensonges" ou une manifestation de propagande bourgeoise. Il existe des musées anti-religieux et des revues, comme "La science et la religion" qui décrivent encore tout ce qui touche à Dieu comme du charlatanisme.



DU 21 MARS  
AU  
21 JUIN

Vos ambitions peuvent évoluer d'une manière brillante si vous vous appuyez sur des relations d'amitié judicieusement choisies. Conservez à vos amours ou à vos aventures la qualité qui vous les faisait apprécier auparavant.



DU 22 JUNE  
AU  
22 JUILLET

Libérez une part de votre attention en organisant mieux vos tâches et votre fatigue diminuera. Sur le plan sentimental, vissez la durée : la confiance réet un sentiment délicat s'épanouira.



DU 23 JUILLET  
AU  
23 AOUT

D'heureuses circonstances vous mettront à même de réaliser des gains non prévus ou dépassant votre attente. Mais ne laissez pas des camarades vous entraîner dans des entreprises folles où vous perdrez une trop grande part de votre énergie. Vous en avez besoin.



DU 24 AOUT  
AU  
22 SEPTEMBRE

Vous éviterez de justesse une affaire douteuse qui aurait compromis une part de vos activités. Une demande devra être rédigée avec soin. Dans vos rapports sentimentaux, ne pensez pas à l'effet que vous produisez, votre naturel sera votre meilleur serviteur.

ietnam.  
 n a re-  
 rdé par  
 a politi-  
 am pro-  
 aise au  
 Mais il  
 ce sens

ons de  
 listre a  
 atlanti-  
 ce vita-  
 ne. "Je  
 ue cela  
 ns être  
 Etats-  
 part il  
 e atlan-  
 dit.

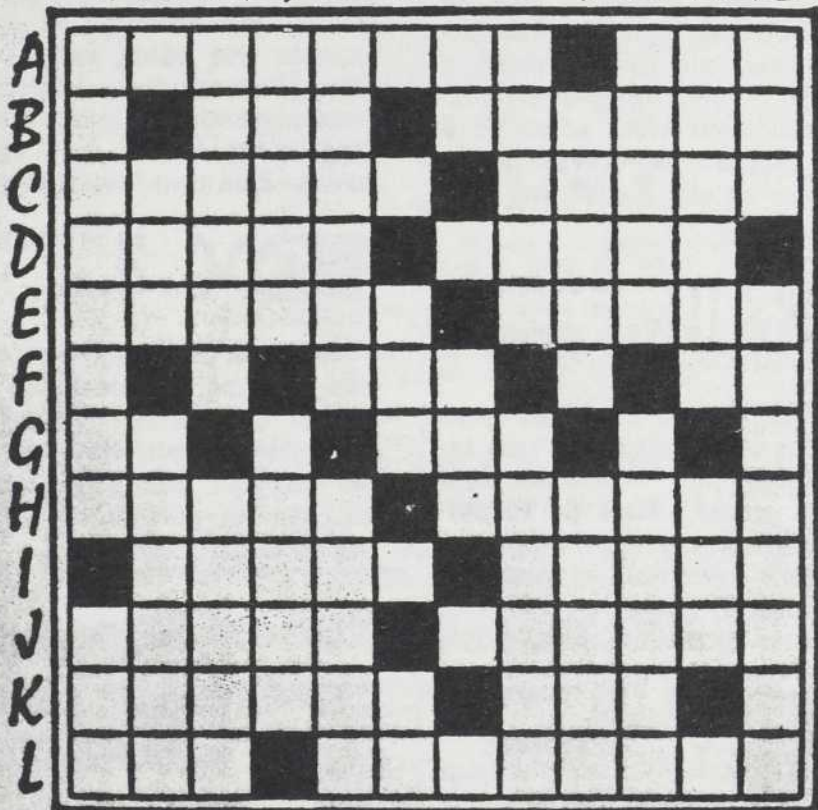
Brown  
 Michael  
 la tête  
 s éco-  
 tulaire  
 espon-  
 projet  
 laires  
 nté et  
 Com-  
 sanc-  
 obte-

**JX**

l'infor-  
 di der-  
 ançais  
 nt re-  
 ve de  
 infor-  
 mation.  
 à que  
 simple-

# MOTS CROISÉS

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12



## Horizontalement

- A—Employé d'une maison de jeux — A l'envers : au-  
rochs.  
 B—Petite prairie — Mangeas.  
 C—Chrétien qui reconnaît la su-  
prématie du pape bien  
qu'étant de rite orthodoxe  
— Tronc d'aloès.  
 D—Prénom féminin — Fabri-  
qua dans une usine.  
 E—Sa descendance améliore la  
race — Palmier à huile.  
 F—Manche, au bridge — Pro-  
nom personnel.  
 G—Pronom personnel — Con-  
jonction.  
 H—Etoffe légère — Outil ser-  
vant à tarander.  
 I—Exprime la totalité — Pré-

- 4—Oxyde d'uranium — Evité  
avec adresse.  
 5—Personne qui a la mauvaise  
habitude de péter — F.cimé.  
 6—Masse de pierre très dure  
— Conjonction.  
 7—En matière de — Frappe.  
 8—Mauvaise monture — Avide  
de gain.  
 9—Qui sert — Manqua.  
 10—Excroissance pointue et pi-  
quante qui protège la rose  
— Ville de Palestine.  
 11—Rédigé en poudre avec le  
râpe — Lettres de LUT.  
 12—Elimé — De la Suède.  
 Solutions de demain



DU 23 SEPTEMBRE  
AU  
23 OCTOBRE

BALANCE

Au sujet d'une affaire en cours, vous gagnerez plus en agissant par personne interposée vous entourant de conseils et de renseignements sérieux. La tendresse vient se mêler à des rapports de travail ou de société où elle n'était pas invitée.



DU 24 OCTOBRE  
AU  
22 NOVEMBRE

SCORPION

Vous saurez intriguer avec finesse et obtenir qu'on vous assure quelques avantages dans votre emploi. Mais ne recherchez pas les tâches faciles, qui ne vous mèneront pas bien loin. Côté coeur, pensez à l'avenir et vous en serez largement payé.



DU 23 NOVEMBRE  
AU  
21 DECEMBRE

SAGITTAIRE

Vous bénéficierez de l'amitié ou de la brusque sympathie d'une personne disposant de moyens importants. Mais, si vous prenez des engagements, sachez ensuite les tenir, coûte que coûte et ne mesurez pas votre fatigue. Projet sentimental en bonne voie de réalisation.



DU 22 DECEMBRE  
AU  
20 JANVIER

CARRICORNE

Aucun incident ne viendra détourner votre attention de votre travail; vous vous en réjouirez. Brouille légère avec l'être aimé; mais même convaincu que votre opinion est la bonne, vous serez sage de ne point insister.



DU 21 JANVIER  
AU  
19 FEVRIER

VERSEAU

Des contacts directs avec des personnes influentes auront d'excellents résultats si vous exposez vos idées avec tact. Des événements inattendus vous permettront de vous rapprocher rapidement de la réalisation d'un projet sentimental.



DU 20 FEVRIER  
AU  
20 MARS

POISSONS

Heureuse période pour vos finances; une augmentation de salaire est possible. Examinez avec soin les nouvelles qui vous parviendront sur vos affaires de coeur et, surtout, ne prenez pas de décision impulsive.

## Robert Kennedy, président des USA en 1972?

**PALMA DE MAJORQUE.** (PA) — Un des membres de la famille Kennedy aurait déclaré que le sénateur Robert Kennedy deviendra président des Etats-Unis en 1972.

Dans une interview publiée par le journal *Ultima Hora*, de Majorque, Mme Stephen Smith, une des soeurs du sénateur, (Jeanne), a dit: "Il est fort probable que Bobby sera choisi comme candidat à la présidence à la convention démocrate, et ensuite, je suis sûre qu'il y aura un autre Kennedy à la Maison Blanche en 1972."

Elle a fait cette déclaration au cours des vacances qu'elle a prises avec son mari et ses enfants aux îles Baléares. M.

s'agit pa  
tionnelle  
guerre  
version  
ra des  
notre te  
Les US

De son  
don John  
les Etat  
qu'au bo  
Vietnam  
qu'ils se  
ment à

Washin  
Harrim  
déceler  
d'attitu

NEW  
sident  
instructi  
man, se  
rant, de  
indice,  
quelle qu  
d'un cha  
de négat  
l'égard  
ciations  
conflit v  
Dans  
correspo  
"New Y  
jourd'hu  
Maison  
confié à  
de surv  
en vue  
qu'adopt  
advenant  
négociati  
cise tout  
cun sig  
Nord-Vie  
soient p  
l'avenir  
tions à

— RA Pe "B" 172	170	—
— Rusty L 25	24	—
— St-L Colum 195	193	195
— St-L Div Lds 78	78	—
— St Lucie Ex 21	20	—
— Sapawe 27½	27	—
— Select Fin 220	220	—
— Silver Reg 28½	28	—
— Silver Sum 20	18½	—
— Silver T 39	36	—
— Sobey's A 20	20	—
— Sogena 13	13	—
— S Dufault 9½	9½	—
— Spart Air 43	45	—
— Spartan w 1	1	—
— Stairs Ex 22½	22	—
— Std Gold 41	40	—
— Sturgeon 74	74	—
— Surlaga 68	67	—
— Tache 12	12	—
— Talisman 40	40	—
— Tazin 6	6	—
— Titan 6	6	—
— Tor LI 365	365	—
— T C Freeze 125	125	—
— Trsterre 30	30	—
— Un Obalski 24	20	—
2500 Upton Copp 50	47	47
1000 Wabasso 11	11	11
— Westburne 110	110	—
— Westairs 18	17½	—
2000 West Hill 78	78	78
1000 West Tin 68	68	68
2000 Wisconsin 48	48	48

## denrées AGRICOLLES

**MONTREAL (PC)** — Cours des denrées transmis à Montréal par le ministère fédéral de l'Agriculture :

**Oeufs :** prix moyens en carton une douzaine vendus par les grossistes aux détaillants : extra gros 1.3, A-gros 68.1, A-moyens 58.3 A-petits 38.1.

**Beurre :** arrivages courants, 92 points, .58 ; 93 points, .59.

**Fromage :** livré à Montréal, ciré, arrivages courants, québécois blanc en gros 42½, coloré 42½.

**Pommes de terre :** prix de gros Québec, 0.90 à \$1 les 50 livres, 45 à .50 les 10 livres, Ontario, \$2.65 à \$2.75 les 75 lbs ; .48 à .50 les 10 lbs.

**Poudre de lait écrémé :** procédé par vaporisation no 1 en sacs : 18 à 19, procédé par rouleau, no 2 en sacs : 15 à 16½, autre catégorie pour nourrissage 12½ à 13½. Poudre de lait de beurre pour nourrissage 12 à 12½. Poudre de lait de 4 à 4½ cents.

## Cote de l'or

**LONDRES (PC)** — Cote de l'once d'or au marché libre de l'or euro-

## FRUITS ET LEGUMES

**MONTREAL (PC)** Prix payés aux producteurs et aux grossistes en fruits et légumes au marché central métropolitain. Ces prix sont fournis par la division du ministère de l'Agriculture.

**Pommes :** McIntosh, atmosphère contrôlée, 8 cellos de 5 livres, \$3.25, en cellules de fantaisie \$3.75, jaune transparente \$3 à \$4 rouges hâtives \$4.00 à \$4.25 la boîte.

**Aubergines :** \$4.50 à \$5.00 le minot.

**Bleuets :** \$7 le cageot de 16 pintes, \$3.75 à \$4.00 le panier de 11 pintes \$3 le cageot de 12 chopines.

**Betteraves :** .50 à .60 la douzaine de paquets, \$1.50 à \$2.00 les 50 livres.

**Blé d'Inde :** .25 à .35 la douzaine.

**Brocoli :** \$2.25 à \$2.50 la douzaine.

**Carottes :** .50 à .60 la douzaine de paquets, \$2 à \$2.25 les 50 livres.

**Chicorée et escarole :** \$1 à \$1.25 la douzaine.

**Céleri :** \$1.25 à \$2 la douzaine, \$4.00 à \$4.50 le cageot de 24.

**Choux de Bruxelles :** \$6.00 les 16 pintes.

**Choux rouges :** \$4.00 pour 16.

**Choux-fleurs :** \$3.00 à \$3.50 la douzaine.

**Choux :** \$3.50 à \$4.00 pour 16.

**Choux chinois :** \$2 à \$2.50 la douzaine.

**Concombres :** \$2.00 à \$2.25 les 6 douzaines.

**Courges :** marrow \$2 à \$2.50 le minot.

**Epinards :** \$1.25 le minot, \$1.75 à \$2 les 12 cellos de 10 onces.

**Framboises :** \$3.00 à \$4.00 le cageot de 12 chopines.

**Fèves vertes :** \$2.50 à \$3.00 pour 20 livres.

**Fèves jaunes :** \$1.50 pour 20 livres.

**Laitue :** en feuilles \$1 à \$1.50, Boston ou Romaine \$1.50 à \$2 les deux douzaines, Iceberg, \$1.25 à \$1.50 en cageot de 18.

**Navets :** .50 à .60 le paquet de six, \$2.25 à \$2.75 le sac de 50 livres et \$3 le minot.

**Poireaux :** .85 à .90 la douzaine.

**Oignons :** .90 à \$1.00 la douzaine de paquets.

**Persil :** \$1.50 à \$2 la douzaine de paquets.

**Piment :** vert doux \$3 la boîte.

**Pommes de terre :** nouvelles lavées \$2.50 le minot, \$1 à \$1.10 grenailles petites .50, no 1 \$1.40 à \$1.50 terre noire .80 à .85 les 50 livres.

**Radis :** .50 à .65 la douzaine de paquets, \$2 les 30 cellos de 8 onces.

**Rhubarbe :** .35 à .40 la douzaine.

**Tomates :** rouges \$2.50 à \$2.75, roses \$3.50 à \$4.00 la boîte.

Heinz  
Homstk  
Honeywel  
Ill Ct Ind  
Ing Rand  
Ins No Am  
Interlaks  
IBM  
Int Harv  
Int Nick  
Int Pop  
Int Tel T  
Johns M  
Kays Rth  
Kellogg  
Kennecot  
Korvette  
Kesge  
Lib McNI  
Link Belt  
Litton Inc  
Lock Airc  
Loews  
Mad S Gar  
Magvox I  
Mallory  
Marath O.I  
Marine Mid  
Marq Cm  
Marsh Fid  
Martin M  
Mass Ferg  
Mcintyre  
McKee  
Merck  
MGAA  
Minn MM  
Mohasco  
Mnsnto  
Mont Ward  
Motorola  
Nat Cash  
Nat Dairy  
Nat Dist  
Nat Gyps  
NY Cent  
Nor Pac  
Outb Mar  
Pac Pete  
Pan Am  
Parke Da  
Penn RR  
Pepsi Cola  
Pfizer  
Phips D  
Phil Mar  
Pit Bow  
Pit Plate  
Polaroid  
Pro Gan  
Pullman  
RCA  
Ralston  
Renub St  
Rex Drug  
Rey Tob  
Rich Merell  
Royal Dut  
Rubberm  
Schenley  
Scm  
Scott Pap  
Sears R  
Shell Oil  
Sheraton  
Sinclair  
South Pac  
Spartan B

Je suis arrivé au boulevard, le journal réintègre sa place sous mon bras droit, au creux de l'aisselle, je lirai l'article de la première page tout à l'heure. La grande artère est calme, à peine quelques passants (des femmes surtout) flânent devant les vitrines: au coin une Rolls Royce est stationnée, noire, rutilante, contre laquelle est appuyé un chauffeur en livrée, juste au-dessous de l'écriteau blanc aux lettres rouges: INTERDIT DE STATIONNER DU LUN AU VEND — NO PARKING MOND TO FRID.

Robes, bottes, chandails, sculptures, robes, souliers, oh, l'antiquaire! la vitrine est pleine de petits objets «authentique IIIème siècle Av. J.-C.» «Dynastie des Wong» «Maya»; dans le coin droit de la vitrine on peut lire: «Nous discernons avec chaque objet, un certificat d'authenticité», trois marches de pierre qui descendent (la boutique est en dessous du niveau du trottoir), un bruit de clochette qui résonne; «Puis-je vous aider?», le visage est sorti de la pénombre pour s'immobiliser à quelques pouces du mien. Ses yeux ont un («non, merci, je vais regarder») éclat métallique, une barbe en collier encadre cette face osseuse: il a dû se pencher tout à l'heure car je remarque en m'éloignant qu'il me dépasse d'une bonne tête. La boutique est petite ou du moins paraît petite en raison de l'encombrement: deux longues vitrines sur pattes dans le centre et des objets tout autour sur les murs et sur des commodes: pâtes égyptiennes, aiguillettes, petits bouddhas (sakamuni dans sa troisième extase) statuettes chryséléphantines, tête de Nefertiti, encrier directoire, gant d'armure maximilienne, vases grecs, jades, turquoises, tabatières, minaudières, bijoux, éléphants d'ivoire, statues africaines en ébène, pistolets, sabres, tables de marquetterie, saxes, monnaies anciennes. J'avance lentement, sans bruit, à vrai dire, je ne remarque même plus les objets en détail car je suis comme emprisonné, noyé dans une atmosphère indéfinissable faite d'immobilisme, d'obscurité... tout a disparu sauf la pénombre et l'odeur d'encens qui flotte dans l'air, les deux

battants du portail de l'église étaient grand ouverts, Marthe s'appesantissait sur mon bras ou plutôt les deux bras étaient soudés, cramponnés, l'un à l'autre et les deux pieds, le mien noir brillant, le sien blanc et menu, apparaissant soudain sous la jupe de dentelle, traversant (les deux pieds: le noir et le blanc) ensemble ce trait d'ombre, d'humidité, pour pénétrer dans le soleil de juin, ce trait, né de mon imagination, de mes sens attisés par la transition des deux atmosphères: l'église sombre et humide, au parfum inquiétant et l'extérieur ensoleillé, aéré, infini, radieux comme Marthe, comme son corps moulé de soie, comme son sourire qui m'éclairait, m'éblouissait, me faisait cligner des yeux, était-ce le soleil ou encore la proximité de cette nuit de noces? de ce corps dénudé, des caresses qui... «J'ai des gravures originales du XIIIème, assez curieuses, si vous êtes collectionneur...» son visage était de nouveau tout près du mien.

— Ah oui?

— Je vais les chercher, ce ne sera pas long.

C'est peut-être pour cela que j'étais venu; Georges m'avait mentionné que le propriétaire vendait des images scabreuses, mais pourquoi? c'est la première fois que je mets les pieds dans cette boutique et pourtant je ressens une impression familière, il me semble avoir déjà vécu cette situation, avoir déjà demandé à cet homme (je crois le reconnaître) grand, osseux, avec un collier de barbe, des gravures obscènes... peut-être pas dans ce lieu, ailleurs... mais où? quand? pourquoi? et que suis-je venu faire ici? perdre un peu de temps, poussé par la curiosité, ou pour acheter ces reproductions? et si je partais?... «Voilà, voilà», son souffle est court et ses yeux plus brillants ou peut-être me le suis-je imaginé revenant précipitamment, le souffle court et les yeux brillants, les gravures sont assez cocasses, à la troisième, je me retiens de rire en voyant la position acrobatique d'un chien exhibant une langue d'une longueur phénoménale.

— Extraordinaire, n'est-ce pas?

— Oui, tout à fait extraordinaire.

— Je vous fais un prix pour les cinq, car je vois bien que vous êtes un collectionneur sérieux.

— À vrai dire, je ne sais pas si je vais les prendre.

— Vous voulez dire que vous les avez déjà?

— Non, non.

— Ah bon... allons, vous ne pouvez pas laisser passer cette occasion, je vous les enveloppe.

— Mais.

— Ne protestez pas, cela ne me dérange pas du tout, je vous les enveloppe... vaut mieux, on ne sait jamais, votre femme. Sa voix se perd alors qu'il s'enfonce dans la pénombre de l'arrière-boutique.

Il y avait un écriteau «Les chiens ne sont pas admis dans l'église», mais non, j'invente... mais qu'est-ce que je fais là? Il va revenir d'un moment à l'autre... je tire la porte déclenchant le son grêle de la clochette et sors précipitamment sans me retourner; j'ai l'impression d'entendre ses pas derrière moi, ouf!

L'aspect du boulevard n'a pas changé, trois heures et demie, il est encore trop tôt, beaucoup trop tôt, il a dit... la circulation est un peu plus dense, là-bas un jeune télégraphiste, la casquette légèrement sur le côté, la sacoche de cuir noir en bandoulière, pédale allégrement sur un vélo au cadre étincelant, orné de barres bleues et rouges avec, inscrite en lettres d'or, la marque de commerce... quelque chose comme... attention! mon bras s'est tendu, ma bouche s'est ouverte mais déjà le choc s'est produit, je cours vers le garçon, vers le vélo tordu, vers la voiture maintenant arrêtée, silencieuse, atterrée comme si elle réalisait (la voiture) sa culpabilité. Il gît sur le dos, les yeux fermés, la bouche grimaçante et sa poitrine encore enserrée dans son uniforme et ficelée par la sangle de la sacoche, se soulève à un rythme rapide, je me penche sur lui.

— Ne le touchez pas, il faut un docteur.

Mon geste, un instant en suspens, reprend son mouvement descendant et je dégrafe son col, détends la lanière; des gens accourus forment un cercle, se bousculant les uns les autres pour mieux voir. Je reste là,

accroupi, immobile, mon regard allant du visage de l'enfant («pourquoi lui») au vélo; l'émail s'est écaillé par endroits et je ne parviens pas à distinguer le nom de la marque...

- L - M - - A

CLAMPRA

CHAMPIA

CLAMERA

OLYMPIA

— Oui, pourquoi pas Olympia?

— Qu'en pensez-vous, docteur?

Je reste un instant surpris, l'homme qui s'est penché sur moi me regarde avec respect, j'ai envie de lui répondre «c'est sûrement Olympia», comme ce vélo que j'ai toujours voulu ach...

— Je ne suis pas docteur.

— Ah!

— Mais il faut aller chercher un docteur!

— Et la police?

— C'est de l'assassinat.

— Il respire, peut-être qu'il n'a rien.

— Je l'ai vu, il doublait à l'intérieur, regardez-le, il est encore dans la voiture.

Les têtes se tournent en même temps vers la vitre avant de la Pontiac noire, la tête de l'homme est appuyée contre le volant.

— Il est blessé aussi?

— Pensez-vous, il a honte. Eux, ils s'en tirent toujours.

— Il est bien temps.

L'homme a dû sentir qu'on s'occupait de lui car il relève la tête, exposant aux regards avides un visage décomposé, la bouche légèrement ouverte, les yeux fixes, un masque qui crie «mais je ne l'ai pas voulu, ne me regardez pas ainsi, je n'ai pas voulu cela» et moi, est-ce que je l'ai voulu?

Il reste dans sa voiture, peut-être craint-il d'être pris à parti par la foule; bousculé, frappé, insulté ou bien il n'a

pas la force d'assumer son nouvel état «coupable d'homicide involontaire», que là où il a été forcé de le faire, sur ce siège d'automobile, protégé artificiellement de son acte ou plutôt de cet acte qui lui est imputé.

— Faites place, je suis médecin.

Les têtes, comme mues par un déclic d'horlogerie, se retournent ensemble (la mienne aussi); l'homme en gabardine entraîne nos regards accrochés à lui, sur cette fleur merveilleuse et sinistre étalée sur l'asphalte: le garçon tout en noir, le vélo gris, bleu rouge et or, une roue voilée, relevée vers le ciel, les télégrammes blancs, éparpillés comme des pétales autour de l'épicentre.

— Quelqu'un a-t-il appelé l'ambulance?

— Oui, ils seront là dans deux minutes.

— On les connaît leurs deux minutes, ça va leur prendre une heure.

— Poor fellow, so young.

— Et quand je pense qu'on paye des taxes pour ça.

— I think that those people should give him some air they are crowding him.

— C'est grave, docteur?

— Non, je pense qu'il n'a qu'une côte de brisée et quelques contusions.

— Tout de même.

— Et l'autre qui se terre dans sa voiture.

— Il y a des gens, parce qu'ils ont une voiture, ils se croient tout permis.

Le cri d'une sirène brise la cloche de verre qui nous isolait du reste du monde, nous étions rivés au blessé, au choc accidentel, aux mains du médecin, cristallisés... sentant confusément que tout allait disparaître pour nous laisser seuls avec nous-mêmes, c'est-à-dire, avec les autres et certains essayaient encore d'entretenir l'illusion, de continuer, comme pour écarter toute force extérieure, tout changement, et reprendre le jeu.

— Eh bien, ma petite dame, ils n'ont pas été tellement longs.

— C'est bien la première fois, mon cousin est resté

étendu trois quarts d'heure sur le trottoir avant qu'ils arrivent.

— Ce n'est peut-être pas une voiture qui l'a frappé.

Avant même que la femme puisse répondre, les policiers, surgis de l'ambulance, se frayent un chemin à travers la haie de badauds.

— Allons, circulez! Il n'y a rien à voir ici, seulement les personnes qui ont été témoins de l'accident peuvent rester.

Je m'écarte doucement de la foule, j'ai pourtant vu, mais à quoi bon? D'autres que moi ont dû voir, ce serait une perte de temps: des questions, une convocation, puis en fait, qu'ai-je vu? Le choc? oui, le résultat du choc? oui! mais avant? La voiture en a doublé une autre à l'intérieur et le conducteur ne pouvait voir le télégraphiste qui s'était approché du trottoir (je me souviens, le cycliste m'a regardé avec un petit sourire qui fleurissait aux bords des lèvres... un sourire... ironique, moqueur). Est-ce la faute de la première voiture, de la seconde, du cycliste ou de moi, de moi qui n'ai pas vu à temps ce qui pouvait arriver, ce qui est arrivé, pour crier, prévenir, empêcher... ou ai-je crié? ou ce sourire que je voyais, ironique, m'a-t-il empêché de crier, de prévenir. Je m'appuie contre le mur de l'immeuble, les policiers ont étendu le blessé sur la civière, le docteur l'accompagne dans l'ambulance qui part laissant s'effiloche derrière elle son écharpe cacophonique et obsédante.

L'édifice en face. Un homme se penche à la fenêtre et contemple l'attroupement; chaque fois que ses yeux se posent sur moi je ressens un malaise, peut-être pense-t-il lui aussi que je suis responsable... pourquoi lui aussi? qui d'autre? moi! moi et ma bicyclette que je n'ai jamais achetée, moi et mon accident que je n'ai jamais eu ou que j'ai subi sans m'en souvenir, sans que cet accident ne me détourne du chemin parcouru qui m'a conduit à ce mur en face de cet immeuble, sous ses yeux qui interrogent ou simplement s'étonnent de me voir là, à l'écart, écart qui de loin peut paraître une fuite. Il a disparu, la fenêtre est

refermée, il doit être maintenant dans sa chambre, à marcher de long en large, essayant de reconstituer l'accident (si accident il y a), peut-être pense-t-il que j'ai crié quelque chose au jeune télégraphiste qui a, par le fait même, relâché son attention et s'est rapproché du trottoir, vers moi, se jetant du même coup sous les roues de la voiture. Il doit se demander s'il ne faut pas descendre et m'interroger sur ce qui s'est passé exactement, pour en avoir le coeur net, pour ne pas être coupable lui aussi; mais pourquoi aurais-je délibérément causé cet accident? je ne connaissais pas ce garçon...

Il était passé devant la fenêtre de cette chambre tapissée de cartes géographiques coloriées, sur un vélo trop grand pour lui, un vélo d'adulte avec des guidons de course recouverts de caoutchouc ardoise, avec, à ses pieds, de vieilles chaussures de tennis qui avaient dû être blanches un jour et qui touchaient à peine les pédales; Marcelle était assise en amazone sur le cadre, blottie, enfermée par les deux bras dont les mains étaient scellées aux guidons et ses jambes cachaient en partie les lettres d'or peintes sur la structure tubulaire, quelque chose comme... — pia; elle riait tournant vers lui sa figure replète, encadrée de cheveux roux, et ses yeux reflétaient l'admiration qu'elle éprouvait pour lui, pour son vélo... pour lui parce qu'il avait un vélo; sa casquette noire de livreur était rejetée en arrière, prête à tomber (... retenue par un cheveu...) et il avait tourné sa tête vers la fenêtre murée par les rideaux où voguaient les bateaux à aubes et on pouvait voir fleurir sur ses lèvres un regard... ironique, moqueur, triomphant, ou peut-être me paraissait-il tel (le sourire) alors qu'il pouvait tout aussi bien être l'expression d'une joie pure sans calcul... non pas avec Marcelle entre ses bras, pas avec cette fenêtre et les rideaux décorés de bateaux à aubes, et les mains s'étaient jointes, un des pouces était plus long que l'autre... «Faites qu'il meure» et les mains s'étaient séparées brusquement, des mains atterrées, révoltées de leur usage et avaient saisi un crayon jaune, un des crayons soigneusement rangés en pile sur le

côté gauche du bureau et l'avaient brisé avec un bruit sec... crac! Ce même bruit que j'ai entendu lorsque l'automobile a...

Alors il va venir et que lui répondrai-je? Que c'est moi? Il faut s'éloigner, et s'il me courait après? C'est idiot, il ne sait rien... il faut se cacher, disparaître, voilà! «L'Étrier Bar» je tire à moi la lourde porte qui se referme sous sa force d'inertie et me pousse vers l'intérieur. Tout est plongé dans l'obscurité, je bute contre une table ronde et, en me raccrochant, je sens dans ma main une étoffe de lin ou de coton, sûrement une de ces nappes à carreaux rouges et blancs ou monochromes blanc ou rouge. Je me dirige vers la seule source de lumière derrière le comptoir près de l'étalage de bouteilles de formes diverses corsetées d'étiquettes bariolées. Je grimpe sur un tabouret, le dessus du comptoir est en métal, cuivre ou zinc et je suis surpris d'éprouver sous la paume de mes mains une sensation de chaleur, due certainement à l'éclairage, même faible, qui plombe sur le métal. Je me sens encore plus seul dans cet endroit public, séparé du sol, accoudé à cette longue surface plane, faisant face à ce mur miroitant de verre et de taches de couleur et percevant sans le voir le grand trou noir derrière moi. J'ai juste le temps de lever les mains pour permettre au barman d'essuyer avec un torchon humide l'espace considérable qu'il réserve à ma consommation.

— Et pour monsieur, ça sera?

Que pourrais-je bien boire? Je n'ai pas soif... un liquide qui ne s'ingurgite pas, un liquide qui fait passer le temps, un filtre magique, un...

— Une bière...

Ça ou autre chose, une mise en bière... l'homme, qui est resté immobile un moment, s'affaire maintenant, ouvrant et claquant la lourde porte de la glacière, frappant contre le comptoir le verre qu'il a été cueillir sur une étagère; j'ai l'impression d'avoir provoqué une révolution, j'ai bouleversé le monde immobile d'ombre et de silence... un simple mot et tout bouge, tout vit... non, tout

est à sa place, les bouteilles sur les étagères de verre, trois étagères superposées avec, sur la première, douze bouteilles dont une de cognac «Fine Champagne Napoléon», sur la deuxième environ le même nombre ou une de plus... quatorze, sur la troisième... seul le garçon a bougé et ce qu'il a touché ou déplacé; la porte de la glacière, le verre dans lequel il verse la bière, l'espace qu'il a traversé et qui maintenant a repris sa forme ou sa non-forme originelle; le verre est devant moi et le collet de mousse blanc s'affaisse lentement, compressé par la densité, le poids de l'air... pression atmosphérique 15.2 ou 16.8 pouces de mercure «et pourquoi pas 14.697, vous ne savez même pas cela, mais qu'est-ce que vous allez faire dans la vie?» et le petit garçon: «coureur cycliste». Il avait osé, pour la première fois, exprimer à haute voix ce qu'il voulait vraiment dire sans s'occuper du lieu, de l'interlocuteur, des réactions et des conséquences qui pouvaient en résulter, comme... se parlant à lui-même, s'acceptant, déchirant un cocon, naissant... et il avait ressenti là, quelque part dans son corps, une sorte de vertige, de tremblement musculaire (une fibre qui se met à vibrer) qui aurait soudain brisé l'inertie de son être ou encore une petite brûlure ou démangeaison délicieuse et angoissante à la fois... une sensation trop rapide ou trop intense pour l'analyser et la localiser mais qui lui faisait tourner la tête le rendant heureux et léger comme ce vin qu'il avait bu lors du repas de Noël. Il vit le professeur devant lui et se mit soudain à attendre sa réaction «il me comprend peut-être... non, ses yeux glauques... j'écope de cent lignes ou d'une retenue, peut-être un zéro... et les copains qui n'arrêtent pas de rire, ça va l'énerver encore plus». Le bras du maître était resté levé dans un geste inachevé, la lisière de la manche du veston avait glissé presque jusqu'au coude découvrant une chemise blanche terminée par des manchettes retenues par des boutons en pierres noires (nacre peut-être, on dit des «boutons de manchettes en nacre», mais le nacre est blanc, gris...) Allait-il frapper ou seulement laisser tomber son bras le long de son corps dans un geste de découra-

gement qui lui était familier et l'arrêt, l'attente, semblait s'éterniser et le bras restait là suspendu au-dessus de lui comme l'épée de Damoclès, un bras qui perdait sa vie, son volume comme peint à plat sur le plafond blanc de la salle de cours... Tout à l'heure, assis à la table devant les cartes géographiques et les bateaux à aubes, il pourra savourer sa réflexion... comment avait-il dit déjà?... non... oui... lui... elle «Tu ne pourrais pas faire autre chose qui te prenne moins de temps, je te vois à peine» et lui «coureur cycliste» ! Non... «tu ne voudrais pas que je sois coureur cycliste par exemple?» avec un sourire qui s'était figé, coagulé sur sa bouche, lui laissant un goût âcre, amer et elle «Tiens, bois ça au lieu de faire de l'esprit»; la bière est froide et sa main sent les aspérités du verre, des aspérités de formes pyramidales arrangées de façon symétrique... il oublie de boire, s'amusant à serrer puis à relâcher légèrement puis à serrer encore l'objet comme pour imprimer le dessin dans la chair de sa main.

Mais non, ce n'est plus possible, elle a raison, cela devient de «l'esprit» et plus rien ne bouge là, à l'intérieur, si ce n'est un peu de salive qui monte à la bouche, il a soif, il boit...

Le barman a repris sa position, les bras croisés, le dos appuyé contre le mur près du téléphone dont les numéros sont éclairés par une lumière qui vient de l'intérieur ou semble venir de l'intérieur du boîtier.

— Frenchy, ça c'est une surprise!

Je sens une main me broyer l'épaule, un visage carré surmonté de cheveux roux coupés en brosse surgit de derrière et vient se figer près du mien «Tu ne me reconnais pas? Voyons, Jack Kreely, le sergent»... Il a un fort accent anglais ce Jack Kelly, Creley, Craillet, non! je ne connais pas, «non, je ne vous reconnais pas».

— Allons donc, en Italie, nous sommes partis ensemble en... mission, remember?

— Non vraiment, je ne me souviens pas.

— Tu as bien servi dans le huitième?

— Dans le sixième.

— Oui, c'est ça le sixième, j'étais arrivé dans votre régiment près de cette petite ville... How do you call it?... ça finit par O... anyway, tu m'avais accompagné en mission, il fallait get un mitrailleur retranché dans une ferme.

— Une grange.

— Non, une ferme, il n'y avait plus de grange, elle avait été détruite, ou bien elle était plus loin, même que la porte était peinte en blanc, almost new.

— C'était une grange et en ce temps-là vous aviez une moustache.

— Je n'ai jamais eu de moustache, you are jocking, tu n'as pas changé, Frenchie... what do you drink?

— Beer, mais je vais partir.

— Oh come on, on a eu la chance de se retrouver, il faut arroser ça...

Il avait déjà fait signe au barman, un signe superflu, car celui-ci savait qu'il allait être appelé, j'ai eu comme l'impression qu'il ne se mettait pas en mouvement mais qu'il continuait un mouvement amorcé dans son immobilité, un mouvement en puissance qu'il contenait et que le petit signe de main libéra.

— One Scotch and the same for the gentleman.

Keley? non! Je ne me souviens pas et puis ce n'était pas une grange, la porte blanche... c'est idiot! Pourtant il me semble me souvenir d'une porte blanche mais quand? où?

— Alors, Frenchie, ça revient, la mémoire?

— Toujours pas.

— Tu as été blessé? How do you say? Amnésie?

— Amnésique, non, j'en suis sorti sans blessure.

— C'est drôle tout de même, je m'en rappelle comme si c'était hier, on s'était caché dans un fossé...

— Oui et vous deviez me donner le signal pour m'élancer.

— Non; à chaque fois que nous voulions sortir il laissait partir une rafale, tu avais peur et moi aussi, old boy, je me souviens de la sueur, de la soif and the terrible heat.

— Alors j'ai tiré.

- Où?
- Au hasard.
- Non, j'ai finalement lancé une grenade, tu m'as même dit «baisse ton bras», c'est à ce moment-là qu'a eu lieu l'explosion.
- Il n'y avait pas de grenade.
- Un scotch, une bière!
- Thank you, here... (sa main poussait un billet vers le garçon).
- Mais non, c'est ma tournée!
- No, no... Keep the change.
- Et après qu'est-ce qui s'est passé?
- Nous nous sommes élancés ensemble, tu es arrivé le premier, la... how do you say? battonnette...
- Baïonnette!
- Yes, la baïonnette en avant que tu as plantée dans le salaud.
- Vous vous trompez, ce n'est pas ça, il n'y a jamais eu de grenade et il n'avait pas de mitraillette mais un fusil, et vous, vous aviez une moustache.
- Pas de moustache, même qu'il a fallu que je t'arrache de lui, tu poussais encore sur la crosse de ton fusil, les yeux... wild... la figure white, comme pour être malade.
- Non ça ne se peut pas... la ferme, comment c'était à l'intérieur?
- I don't know — on n'est pas resté.
- Des meubles, des chaises, une table?
- Sure — Je ne me rappelle plus bien.
- Du foin?
- Qu'est-ce que c'est?
- De la paille, quoi!
- Oui, je crois, de la paille.
- Alors c'était bien une grange?
- No, une ferme; you are trying to confuse me... you couldn't have forgotten or have you been hit on the head?
- Une mitraillette, une grenade, la ferme, j'essaie de me souvenir, aurais-je vraiment oublié? Non ce n'est pas pos-

sible et celui-là près de moi avec sa figure rougeaude et glabre... pourtant, quand je le regarde à la dérobée, il me semble le connaître, le reconnaître, ses traits me sont familiers... c'est peut-être simplement une impression qu'il m'est arrivé de ressentir maintes fois après avoir parlé avec quelqu'un sans le dévisager, sans vraiment le détailler au début de la rencontre mais en le réexaminant plus tard avec plus d'attention... ce ne serait alors que son image enregistrée inconsciemment qui viendrait s'appliquer, coïncider avec l'examen plus approfondi que je...

— Alors, ça te revient?

— Non!

Comme les lieux, comme ce bar où je n'ai jamais mis les pieds (L'Étrier... les pieds... très drôle!) mais qui pourtant me rappelle une scène identique; des bouteilles aux étiquettes multicolores perchées sur des étagères de verre, un barman immobile et continuellement en mouvement, un comptoir recouvert de cuivre, cet homme assis à côté de moi...

— Anyway, ça m'a fait plaisir de te rencontrer.

Je devrais à mon tour lui payer un verre, mais il aurait peut-être l'impression par ce geste que j'accepte sa version, que j'ai dissimulé la vérité pour une raison quelconque... et si cela était, non pas que son histoire soit vraie mais que je dissimule la vérité, c'est-à-dire... qu'il dit vrai...

— Puis-je vous offrir un verre?

Oui, ses yeux se sont plissés dans un sourire, c'est bien ce qu'il pense.

— Non merci, il faut que je parte... J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir, excusez-moi...

— Mais voyons, everybody has his own reasons... Cherrio! Old boy!

Il descend de son tabouret et se dirige vers la porte de sortie.

Pourquoi me suis-je excusé? Pour ne pas avoir acquiescé à son récit? De ne pas être ce qu'il croit que je suis ou ce qu'il veut que je sois? Ou simplement de ne pas

avoir avoué: il ne fait peut-être pas vraiment la différence entre une ferme et une grange en raison de la pauvreté de son vocabulaire. Ce pouvait très bien être une mitrailleuse; le soldat ne tirant qu'une ou deux cartouches à la fois au lieu de lâcher une rafale complète, et ce bras dont je me souviens encore, c'est peut-être le geste qu'il a fait pour lancer sa grenade... J'étais couché dans le fossé près de lui et la sueur me coulait le long du visage et dans le dos; à chaque tentative de sortie le tir de l'homme nous rejetait sur le sol et lui «alors impatient... de la bonne graine de soldat» c'est ça! Oui c'est ça que j'aurais dû lui demander «Que m'aviez-vous dit avant que nous nous élancions», je ne peux plus endurer l'attente qui noue mes intestins, et ce grand corps près de moi, haletant, obscène... qu'attend-il de moi? que je risque ma peau parce qu'il est gradé? Que le temps semble long, le ciel au-dessus de nous est sans nuage, d'un bleu immobile, et cette main, ce bras qui surgit soudain et je m'élance comme mû par ce signal, le bruit... une explosion de grenade ou les coups de mon coeur, le heurt de mon corps contre la cloison de bois, la baïonnette, la course, le grouillement indistinct, le sang, les yeux, le cri, les mains qui se lèvent et présentent leurs paumes, les doigts écartés, tendus, déjà rigides et retombent l'une plus lentement que l'autre essayant de se raccrocher à quelque chose d'invisible et exposant à mon regard, sur le dos d'une des mains, une tache de sang qui gonfle comme une bulle puis s'écoule, une tache grande comme une pièce de vingt-cinq sous.

Il n'a pas d'uniforme, c'est un homme ventru, au cou rouge, les cheveux noirs et une petite moustache qui brille dans l'obscurité (un filet de sang qui s'écoule par les narines et couvre la moustache d'un vernis gluant), peut-être un fermier qui aurait pu être épicier «Importations européennes»: gorgonzola, gruyère, basta! et le soldat? peut-être tué par cette fameuse grenade ou enfui, volatilisé, métamorphosé ou déguisé en fermier, puis en cadavre et moi au-dessus de lui déguisé en assassin... non! en soldat.

Toute agitation a cessé soudain et je reste là, arc-bouté sur la crosse du fusil, affaibli, pantelant, au-dessus de mon premier mort à l'arme blanche, mon dernier mort, mon mort, ma mort... vomir... crever... s'abandonner... ne plus rien ressentir... disparaître... se désagréger.

La lourde porte de bois à peine franchie, mon regard escalade la façade de l'immeuble d'en face; je n'arrive pas à me souvenir à quelle fenêtre je l'avais vu apparaître...

Un groupe de curieux, trois hommes et deux femmes, est encore là près de l'endroit où tout à l'heure l'accident a eu lieu: rien ne marque l'endroit si ce n'est cet arc de cercle de statues soudées au ciment du trottoir. L'homme le plus près de moi est vêtu d'un costume gris, de sa main droite pend une petite valise plate, environ deux pouces d'épaisseur qu'affectionnent particulièrement les hommes d'affaires pour transporter leurs dossiers (j'en ai une)... c'est peut-être un avocat, un ingénieur ou un architecte... pourquoi pas un architecte? Près de lui, du côté de la mallette, se tient une femme dans la quarantaine, elle porte un costume de laine bleu marine et arbore avec fierté ou plutôt avec défi un immense chapeau de soie blanc à pois bleus. De l'autre côté de l'homme d'affaires il y a un soldat en uniforme kaki, le pantalon rentré dans les bottines, le blouson resserré à la taille: il n'est pas gradé mais il porte à l'épaule un écusson coloré avec au-dessous une bande de tissu vert d'où se détachent des lettres rouges identifiant son unité.

Près du soldat, une jeune femme dans la vingtaine est tournée vers l'homme: elle est vêtue d'un tailleur de cuir noir et ses longs cheveux blonds droits viennent retomber sur ses épaules. Le cinquième personnage est un adolescent d'environ quinze ans, il est debout près du trottoir et fait face aux quatre autres. Le groupe semble figé et silencieux mais il s'anime dès que je m'approche et le son des voix m'atteint de loin comme une radio que l'on vient d'ouvrir et dont l'intensité nulle puis très faible s'amplifie pour atteindre son niveau audible.

— Mais... grena...

— Peintre... lessi...

— Oui... Montréal...

L'homme d'affaires: Un enfant de huit ans, les jambes brisées, il restera peut-être infirme.

L'adolescent: Mais non, Monsieur, il avait presque mon âge. En tout cas, il devait avoir au moins quinze ans.

La jeune femme (mannequin?): J'ai cru comprendre que ce n'étaient pas les jambes mais la colonne vertébrale.

Elle s'était adressée directement à l'homme et elle ne put retenir un sourire qui éclaboussa sa figure et coïncida avec «colonne vertébrale».

L'homme d'affaires: Mais non, les jambes puisque je vous le dis! Même qu'il ne pouvait pas marcher.

La femme mûre: Que ce soient les jambes ou la colonne vertébrale, de toute façon, il ne pouvait pas marcher... n'est-ce pas?

L'homme bougonnant: Évidemment.

Il regarde sa montre.

La femme: D'ailleurs, vous vous trompez sur la victime, ce n'est pas un enfant mais un homme dans la quarantaine.

L'homme haussant les épaules: Vous inventez! Étiez-vous là quand l'accident s'est produit?

La femme: Non, mais je suis arrivée juste quand l'ambulance partait... un des témoins me l'a dit.

Le soldat: Oh vous savez! On raconte tant de choses, on ne sait plus démêler le vrai du faux.

La femme: Même qu'on me l'a décrit: il était de taille moyenne, assez bien habillé... un costume pied-de-poule gris si je me souviens bien, il avait un journal plié sous le bras... tenez, ce doit être celui-ci.

Le journal qu'elle montre du doigt est étalé sur la chaussée, je remarque la photo de l'homme et le titre «La mort le surprend en pleine gloire», mon bras se plaque contre mon corps, où donc ai-je mis mon journal? C'est peut-être celui-ci, j'ai dû le perdre quand je me suis penché sur le blessé.

L'adolescent: C'était un jeune, il était en vélo.

L'homme, ironique: Il faut avouer qu'un homme habillé d'un costume pied-de-poule, en vélo, à cette heure-ci, ce serait plutôt étonnant.

La jeune femme pouffe de rire, la main devant la bouche.

La femme, furieuse: Je n'ai jamais entendu parler de vélo, et vous, Monsieur, vous l'avez vu?

Le soldat, hésitant: Non, Madame, je n'étais pas là mais moi aussi j'ai cru comprendre que c'était un homme d'âge mûr.

La femme: Ah vous voyez!

Le vélo, mais oui le vélo! Où est-il? J'aimerais le savoir, si je pouvais l'examiner plus longuement, je pourrais peut-être déterminer le nom de la marque. Je ne peux pas leur demander, j'aurais l'air d'un fou; m'inquiéter du vélo alors qu'un homme ou plutôt un enfant se meurt... mais le médecin a dit que les blessures étaient superficielles... peut-on se fier à un médecin qui peut-être n'en est pas un, à un examen rapide sans instruments, sans radioscopie.

L'adolescent: Coureur cycliste?

La femme éclate de rire et son chapeau est secoué violemment comme les ailes d'un oiseau en vol.

L'homme: Oui, pourquoi pas un coureur cycliste, ça existe, Madame, et ça n'a rien de déshonorant.

La femme: Mais il ne s'agit pas de ça. Évidemment qu'il y a des coureurs cyclistes, mais pourquoi pas un général ou un mineur ou que sais-je, le premier ministre pendant que vous y êtes.

L'homme: Ce serait trop beau.

Il regarde sa montre de nouveau, il doit avoir un rendez-vous.

Le soldat: En tout cas j'ai entendu dire que le conducteur de la voiture était un Anglais.

L'adolescent: Ça ne m'étonne pas.

Le soldat: ... un officier en retraite.

La femme: Il n'en a pas assez tué pendant la guerre! Une voiture qui passe en trombe soulève le journal

qui se ferme et retombe sur le sol un peu plus loin. Je devrais aller le ramasser c'est sûrement le mien, à moins que je ne l'aie oublié sur le comptoir de «L'Étrier Bar»?

Je pourrais lire l'article en première page pour savoir qui est l'homme de la photo... À bien y penser, j'ai vu la photo c'est-à-dire l'espace sombre qui se détache sur la grande page blanche striée de lettres mais je ne pourrais dire comment est l'homme... est-il laid, beau, grand, petit, infirme, signes particuliers?

— Signes particuliers?

— Une marque de brûlure sur la main gauche, capitaine.

— Au moins, si vous êtes défiguré, ou pourra vous identifier.

— Ça me rassure, mon capitaine.

Et si j'avais perdu le bras gauche, au moment de lancer une grenade, le bras coupé au ras du coude qui reste accroché dans le ciel, au bout de sa course, de son élan ou retombant poussé par la force d'inertie emmagasinée lors du mouvement ascendant... alors, comment m'identifier? La chaîne d'immatriculation? Mais elle était fixée à mon poignet gauche... Une photo? Oui, une mauvaise photo comme celle du journal qui ne ressemble sûrement pas au défunt avec au-dessus un article nécrologique:

«L'éminent...»

— Vous avez du feu?

— Quoi... pardon... du feu, ah oui!

Mes mains fouillent fébrilement les poches. Une main se referme sur un petit carré lisse qui transmet au restant du corps une sensation de calme, de bien-être, de sécurité. Je m'avance pour donner du feu au soldat.

Le soldat: Merci.

— De rien.

L'homme d'affaires a disparu, en m'avançant j'ai pris sa place.

La jeune femme: C'était, paraît-il, quelqu'un d'important.

Elle m'a souri.

Le soldat: Qui? l'assassin?

La jeune femme: Mais non, la victime...

La femme: Comment le savez-vous?

La jeune femme: J'ai cru comprendre, un des témoins a dû le dire...

— Le premier ministre, quoi!

La femme me regardant, ironique: Ou un héros sportif en culotte courte.

L'adolescent: Mais non, il avait un pantalon long.

La jeune femme: Vous l'avez vu?

L'adolescent buté: Non, mais je le sais.

Le chapeau à pois bleus s'est élevé puis affaissé avec le mouvement d'épaules de la propriétaire.

Le soldat: J'espère que ce salaud d'Anglais ne va pas s'en tirer facilement.

La jeune femme: Il paraît qu'il ne serait pas entièrement responsable. Le médecin aurait dit que l'homme avait eu une faiblesse avant d'être frappé par la voiture.

— Une faiblesse?

Jenny: Oui, une crise cardiaque, une embolie ou quelque chose dans ce genre-là... cancer, oui, il a dû dire cancer.

— Mais non, ce n'est pas ça, ça ne peut pas être ça.

La femme: Vous êtes bien affirmatif, qu'en savez-vous?

Jenny: Une sorte de vertige, d'épuisement physique...

La femme: Ce serait une coïncidence, évidemment, mais tout n'est que coïncidence dans la vie: un homme que l'on rencontre, un dîner mal digéré, une occasion, un voyage...

L'adolescent: Un voyage sur un bateau descendant le Mississippi, un bateau à aubes.

Le soldat: Une balle égarée qui tue celui qu'on visait ou un autre ou que l'on reçoit alors qu'elle était destinée à un autre.

Marthe: Une tasse de liquide brûlant qui se renverse et nous brûle la main ou une dispute à un moment critique qui ne permet pas de retour.

L'adolescent: Un examen que l'on rate ou réussit...

Jenny: Un effort physique intense...

Le soldat: Une maladie incurable...

«L'éminent...»

— Vous avez du feu?

— Quoi... pardon... du feu, ah oui!

Mes mains fouillent fébrilement les poches. Une main se referme sur un petit carré lisse qui transmet au restant du corps une sensation de calme, de bien-être, de sécurité.

— Merci.

— De rien.

Je m'approche du journal qui gît abandonné sur la chaussée, mais une voiture passe en trombe l'emportant une dizaine de pieds plus loin où il retombe en se refermant sur la photo pour être entraîné de nouveau par d'autres voitures toujours plus loin dans le sens opposé à ma direction.

Je reprends mécaniquement ma marche et le rythme de mes pas(gauche, droite, gauche, droite...) chasse les images et force mes sens à reprendre leurs fonctions. Je vois déjà l'enseigne de la boutique italienne «Napoli» où je suis entré avec Jenny pour acheter de la charcuterie.

— Une demi-livre de saucisson sec, quatre tranches de jambon minces, une pointe de gorgonzola.

Le patron: Attention au régime, ma zoulie, si, et son ventre enveloppé d'un tablier blanc, maculé de taches rouges, jaunes, vertes est secoué de haut en bas et de bas en haut par un petit rire tendu qu'il semble comprimer dans son corps ne lui laissant qu'un léger interstice entre ses deux rangées de dents pour s'échapper, comme par une valve de sûreté. Et lui (tendant le paquet à Jenny) «du vrai saucisson italien importé... gracia» et moi «vous êtes Italien?»

«Mais non, marseillais.» Non! Plutôt... elle: «Une demi-livre de saucisson».

— Celui-là.

— Non l'autre... oui, six tranches de jambon et un

camembert.

— Attention au régime, ma jolie. Ou encore ma zoulie, prenant l'accent italien pour motiver l'enseigne «Napoli» accrochée au-dessus du magasin ça ne doit pas être difficile pour un marseillais ou encore préférerait-il se faire passer pour un marseillais alors qu'il était vraiment Italien, un paysan italien peut-être qui avait émigré après la guerre parce que sa ferme avait été détruite ou poussé par le goût de l'aventure... le goût de l'aventure avec un ventre pareil? Plutôt la ferme détruite, oui sûrement, il me semble que je me souviens que quelqu'un m'a raconté qu'il avait eu une ferme en Italie que la guerre avait réduite en poussière, quelqu'un... mais qui... Jenny? Non, elle ne le connaissait pas... un ami? Mais à quel propos, pourquoi aurais-je parlé à un de mes amis de ce commerçant, de cette boutique «Napoli», pourtant il me semble que très loin ou plutôt très près, logé dans ma tête, caché dans ma tête une phrase, une image, un souvenir existe... mais qui? pourquoi?... pourquoi moi? J'ai dit cela à voix haute, je me suis arrêté devant la vitrine, je me hausse sur la pointe des pieds pour voir au-dessus des saucissons, des piments verts et rouges enfermés dans des bocaux et de gros jambons décorés de feuilles de persil, l'intérieur de la boutique... le propriétaire qui sert une cliente, comme pour m'aider à déterminer s'il est Italien ou marseillais... il a deux jambes, c'est étonnant tout à coup... il a deux jambes...

La rue s'anime un peu, les passants sont plus nombreux et marchent plus rapidement vers un but défini et ne flânent pas comme la plupart de ceux que j'ai croisés tout à l'heure avant l'accident de l'homme, ou plutôt du jeune garçon...

Il n'est pas impossible qu'il y ait eu deux accidents, le premier dont j'ai été témoin et le second pendant que j'étais dans le bar à discuter avec Kelly ou Creeley qui m'avait reconnu ou plutôt qui s'était trompé en me prenant pour quelqu'un d'autre. Donc deux accidents, un jeune télégraphiste et un homme d'une quarantaine d'an-

nées, célèbre ou tout au moins connu puisque sa photo avait paru dans les journaux ou que la femme qui en parlait avait dû voir sa photo dans un journal... ce serait tout de même une étrange coïncidence ces deux accidents exactement au même endroit... ce pourrait être l'homme du troisième étage de l'immeuble d'en face qui m'avait regardé avec insistance après le premier accident, premier, s'il y en a eu un second, si ce n'était simplement une confusion qui naît souvent en ces occasions de témoignages transmis d'une personne à une autre, témoignages grossis, faussés qui donnent alors l'impression que ce qu'on a vu n'a pas existé ou qu'un autre fait plus important et presque identique est survenu détruisant l'accident ou l'amoindrissant, n'en faisant que la moitié ou le quart d'un tout, un début, donc une histoire incompréhensible puisqu'il manque la fin.

— Vous n'avez rien à craindre, elles ne sont pas près de se faner.

Je suis arrêté devant la vitrine «Non merci, je ne fais que regarder» d'une fleuriste et l'employée ou la propriétaire se retourne et réintègre la boutique. M'avait-elle souri ou était-ce une grimace?... où en étais-je? C'était quelque chose d'important... l'accident, Kelly, non! quelque chose d'autre... le 12 juin, Jenny, «Louis le Tailleur» «Restaurant Continental», «Grande Vente» que fait Jenny en ce moment? «Winston & Godman Advocates» il faut que je m'arrête, que j'arrête tout, que je ralentisse les gens, les autos, les images, il y en a trop... il faut que j'évite de marcher sur les lignes noires marquant la jonction des grandes dalles qui forment le trottoir et je serais sauvé.

Il répétait au rythme de ses pas «il faut que je passe, il faut que je passe». Les résultats des examens devaient déjà être affichés mais il avait retardé le moment de se mettre en route en s'occupant à des jeux idiots: à nouer un fil qu'il avait arraché de son chandail et si le noeud arrivait en plein centre il passait avec distinction (il n'était pas tout à fait au milieu), alors si le second noeud venait coïncider avec le premier, il passait. Tantôt il coïncidait, tantôt il

arrivait à côté, le fil était devenu très court puis il s'était brisé. «Mon succès tient à un fil... ma vie ne tient qu'à un fil...» Les rideaux avaient des dessins abstraits géométriques: il se souvenait, plus jeune... c'était des bateaux à aubes qui semblaient voguer sur des vagues jaunies par le soleil qui venait les caresser en transparence. «Quand je serai indépendant, je m'en achèterai avec des bateaux...» les examens c'était pour ses parents.

— Quand on a un diplôme, on a la sécurité.

— Si j'avais eu la chance d'étudier comme toi...

— Tu n'auras plus à te faire de soucis.

Sécurité, soucis, chance, tout ça obtenu ou rejeté grâce à un petit bout de papier... et être heureux? comme... comme il avait dit un jour «coureur cycliste»... Oui, il irait plus vite s'il avait un vélo, tous les copains doivent déjà être arrivés, il n'aura même pas besoin d'aller jusqu'au tableau d'affichage, on lui annoncera de loin «T'es passé, veinard» ou «Pauvre vieux, ils y t'ont eu...» Toujours les autres qui décident. L'escalier est recouvert en partie d'un tapis de sisal rouge retenu de chaque côté par une bande de métal doré, laissant à nu deux lisières de quatre pouces de large de bois ciré; la rampe est en fer noir luisant exempte de toute fioriture. Un, deux... idiot! les pas résonnent dans le ventre, sous la ceinture abdominale, il accélère comme toujours après le palier du deuxième étage touchant à peine les marches ou plutôt rebondissant après chacune d'elles comme un cheval au trot (daggada, daggada) un cheval à trente contre un. La rue est calme, à peine quelques voitures qui passent rapidement; tiens, un attroupement là-bas sûrement un accident; mais il n'a pas le temps aujourd'hui — «Voyez le Mexique avec les Voyages Malta», «Rue Mercure», encore trois rues. Si c'était oui, c'est l'université, trois autres années à user ses fonds de culottes sur les bancs d'écoles, pour faire quoi?

— Ingénieur, on en cherche toujours.

— J'aimerais mieux médecin (sept ans!)

— Mais il a peur du sang, il détourne les yeux au cinéma quand on fait une piqûre.

— C'est une question d'entraînement, il s'habituera.

— Architecte! il pourra avoir son propre bureau.

— Architecte... oui c'est pas mal, qu'en penses-tu?

— De quoi?

— Architecte.

— Si vous voulez.

Il se met à courir, évitant de justesse le poteau de métal, réverbère sur lequel est accroché la plaque de la rue.

La cour est pleine «il faut que je passe...»

— Bouscule pas, il y en a pour tout le monde...

Voilà Marcelle qui revient du mur sur lequel sont agglutinés des centaines de corps, elle sourit... à qui? à elle-même ou à lui?

— Te presse pas, t'es passé.

Elle est dans ses bras, il l'embrasse.

— Tu vas m'étouffer, mais lâche-moi!

Il se fraie un chemin à coups de coude, il veut voir son nom imprimé sur la liste. Les parents vont être contents, il rit, intérieurement, la tension se relâche, il s'étonne qu'il n'y ait aucun changement apparent et il essaie de retrouver cette excitation, cette sensation de densité qui l'abandonne petit à petit. Il regrette la fin de cette journée qui maintenant lui paraît merveilleuse où tout comptait, le plus petit geste, la plus petite pensée et il essaie de reconstruire son état, il se répète «je suis passé, je suis content»... mais rien ne bouge «réussi l'examen de mathématique, réussi l'examen de chimie, réussi l'examen de français...» mais il n'éprouve que le côté ridicule et factice «l'examen d'urine, l'analyse dusang...» oui, il aurait fallu que l'enjeu soit à la hauteur de son attente, de sa concentration, quelque chose comme «Si tu ne passes pas, c'est fini, complètement fini...» S'il dit oui, c'est qu'il me reste un mois à vivre... au maximum... mais s'il dit non... s'il dit non, j'efface tout et je recommence à zéro. J'efface tout quoi? Je recommence quoi? Marthe, Jenny, le café... 12 juin...

«Visitez le Mexique avec les Voyages Malta.» Ce ne doit plus être très loin maintenant: «52 rue Mercure», j'en suis sûr, je peux pourtant me tromper... j'ai le temps de

vérifier dans le calepin noir, là, dans ma poche intérieure: «12 juin — 52 rue Mercure»; mes mains appliquent une brusque pression et le carnet se ferme rapidement avec un bruit sec (flap!) Un jeune homme se met soudainement à courir et évite le poteau de métal recouvert d'une peinture vert-de-gris et qui va en s'amincissant de sa base d'environ deux pieds de diamètre jusqu'à un lourd bourrelet puis repart s'amincissant encore, mais plus légèrement pour aboutir à un globe de verre dépoli. Aux trois quarts de sa hauteur est accrochée une plaque émaillée «Rue Mercure St.». Ce même poteau que j'ai entrevu à maintes reprises durant ma marche sans que je le remarque et contre lequel je m'appuie maintenant... je suis fatigué, très fatigué... même forme, même couleur, même hauteur et pourtant tellement différent. Différent, oui c'est cela! différent de Marthe, pas mieux, mais différent... Elle est debout contre le bureau me tournant le dos, nue, en équilibre sur ses hauts talons, ses longs cheveux blonds défaits tombent jusqu'au creux de ses hanches et cachent la petite verrue ou grain de beauté dans son cou, près de sa nuque, je l'enlace, mes bras passent autour de son corps, ma figure se cache dans ses cheveux, elle sent bon, «je l'aime», je l'aime... non! Ce n'est pas Jenny que j'aime mais cette sensation, ce corps de Jenny, droit, solide, musclé, sur lequel je m'appuie, je me repose, qui me soutient, ce corps qui pourrait être celui de Marthe le matin de notre nuit de noces ou de tout autre Marthe jeune, et mon visage réapparaît sur son épaule, cherchant l'air par la bouche entr'ouverte, obstruée encore un moment auparavant, par les cheveux et les images qui défilent et s'oblitèrent, se brouillent, avant même que je puisse en saisir la signification et je vois dans le miroir qui nous fait face un être immobile, merveilleux, monstrueux, faux, une bête à deux têtes, illusion d'optique? même pas illusion puisque je sais qu'il y a deux corps l'un derrière l'autre et pourtant mes lèvres forment: «nous ne faisons qu'un» très sincèrement sans que je perçoive le mensonge et Jenny ou Marthe souriante: «oui pour la vie» et cette phrase m'accroche la

commissure des lèvres pour l'étirer en sens contraire vers les deux oreilles pour former un sourire béat, idiot, merveilleux, sincère, ému, un sourire que je veux piétiner, détruire puis repeindre sur mon visage tout conscient qu'il y a deux corps, deux têtes, qu'il y a deux qui font un, ou trois qui font un, ce même sourire que j'ai eu mais pourtant différent... ma main me fait mal, je desserre l'étreinte et ma paume se décolle lentement de la surface chaude du poteau d'acier vert-de-gris qui laisse imprimé sur ma peau son dessin géométrique.

La rue est très courte, cent pieds environ et se termine en cul-de-sac sur un grand immeuble moderne qui fait face au début de la rue. Les autres édifices sont aussi de construction récente à part deux ou trois immeubles enserrés, aplatis, qui dressent leur pignon de tuiles noires ou couleur ardoise jusqu'au deuxième étage de leurs voisins. «36» la rue accuse une pente ascendante que je n'avais pas remarquée à prime abord, et je ressens une légère douleur agaçante, lancinante, dans le muscle des mollets, «44 — LE CALEDONIA». «À LOUER» un et demi ou trois et demi, meublé si désiré s'adresser au bureau appartement 109 — To rent one and a half and three and a half, furnished if desired, apply office apartment 109. Les lettres dorées se détachent sur une pancarte noire, «48», «52», entrée des fournisseurs par la porte de côté, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, huit étages; au troisième à l'extrême gauche un homme est à la fenêtre (il y en a quatre par étage), le reflet de la vitre m'empêche de voir s'il me regarde ou non... la fatigue que j'ai senti poindre dans mes jambes déclenche une réaction en chaîne et envahit maintenant tous mes membres; comme si l'on avait soudain délacé le corset qui enserrait mon corps, permettant à la chair et aux muscles de se détacher de moi et ne laissant qu'une charpente osseuse qui me fait souffrir au moindre mouvement... faire demi-tour! à quoi bon? la lassitude physique a pris le pas sur l'anxiété, il faut pénétrer dans l'immeuble, «ENTRÉE DES FOUNISSEURS PAR LA...» et monter au troi-

sième...

Il y a deux marches de pierre qui me séparent de la porte principale, une porte vitrée, entourée d'un cadre de métal doré et coupé au tiers de sa hauteur par une barre large de deux pouces environ; et l'homme? Même en levant la tête à la verticale, je ne le vois plus... Au centre du hall, il y a une fontaine lumineuse qui dresse sa perruque de cheveux d'eau verts et jaunes et me sépare de l'ascenseur. La gerbe s'élève à des niveaux différents, d'une façon presque imperceptible; à son point le plus haut elle me cache la plaque d'acier inoxydable découpée par des numéros: 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, P...! Le hall est fermé de toute part, à gauche, un mur noir avec des nervures blanches, imitation marbre, à droite, le même mur mais couvert sur les trois quarts de la superficie par des boîtes aux lettres surmontées de petites plaques vertes portant le nom des locataires. Il y a deux boutons à côté de l'ascenseur, une flèche vers le haut, une flèche vers le bas (il doit y avoir un sous-sol habitable ou un garage). À gauche, une porte surmontée d'une enseigne rouge «escalier». Je vais prendre l'escalier, mais pourquoi? Je suis tellement fatigué... l'escalier, il faut... à droite de l'ascenseur, la porte est dure à pousser, puis se referme avec un étrange bruit d'air... la cage de l'escalier est très étroite, trois pieds environ, des marches en pierre rose flanquées d'une rampe très simple en métal noir, le tout faiblement éclairé, par une lumière écrue. La rampe est fraîche... Attends! Il faut le dire maintenant... oui! maintenant, avant même que j'aperçoive le palier du premier étage qui me donnerait une idée tout au moins, m'aiderait à déterminer mon choix... pair ou impair?... pair quoi? impair quoi?... pair il dira non, impair il dira oui et tout sera fini, alors je commence, attends!... le premier étage ou la somme des étages? la somme... Je suis tellement fatigué, mes jambes se haussent péniblement pour pouvoir atteindre le haut de la marche, un, deux, quatre, à quoi bon! Huit, j'ai froid, je devrais rentrer, mes mains s'accrochent sur la balustrade, douze, treize, impair! «Chambres, Room 101-109», six pas et j'ai

franchi le palier, ceux-là ne comptent pas, seulement les marches... j'ai envie de crever pour tout arrêter, de crever, de crever, de crever, ça fait quatre, sept, onze, treize, je n'ai pas encore franchi les deux dernières mais je les ai déjà comptées, onze et deux treize, impair! «Chambres, Room 201-209», le talon de mon pied droit est dans le vide alors que ma jambe gauche est fléchie à quatre-vingt-dix degrés, au plafond un long tube de néon avec, dans un coin, de toutes petites lettres blanches que je ne parviens pas à déchiffrer et si tous les étages ont treize marches?... mais peut-être que le troisième c'est-à-dire l'espace entre le deuxième et le troisième en a douze ou quatorze... quelle heure est-il? Qu'importe, il n'y a plus de temps, il n'y a plus que des marches, une rampe, un tube de néon et un nombre immuable mais qui change c'est-à-dire qui tend vers ce nombre existant interchangeable que je ne connais pas, qui n'existe pas mais qui va exister pour naître et mourir ou plutôt pour naître et perdre en même temps son importance, reprendre sa vérité, son immobilité, son éternité un instant dérangée...

Je suis protégé, à l'abri du temps qui s'écoule dehors... et lui? Lui qui attend, qui va me dire... donc tout recommence, il n'y a pas d'arrêt, il n'y a pas de fixation, de repos... un, trois, mais pour arriver où? comme une partie d'échecs alors qu'il ne reste plus qu'un fou ou un cheval avec le roi d'un côté et le roi de l'autre côté «pat» partie nulle, le cheval ou le fou peut sillonner l'espace dans tous les sens mais sans but puisqu'il est impossible, de faire «mat»; un mouvement continu qui ne peut être arrêté que par l'usure du cheval ou du fou qui frotte sur l'échiquier, qui s'érode petit à petit pour n'être plus un jour qu'une mince rondelle de bois puis seulement de la poussière ou sciure, alors à quoi bon bouger? Pour aller où... et sa force qui existait, force ou valeur, alors qu'il y avait des pions, une reine, des tours, force ou valeur relative puisque dérivée d'autres valeurs, n'était qu'une construction fictive, comme le fait de faire mat qui met fin à une partie mais non pas à toutes les parties, alors ce cheval ou fou, tout

seul, libre de sillonner tous les carreaux de l'échiquier, allant partout et nulle part, soudain reprend sa vraie valeur et les valeurs des pions, rois, reines, mais cette fois sachant qu'il ne va nulle part et qu'il n'est rien et que les autres ne sont là que pour l'aider à faire semblant, non! à l'aider à bouger jusqu'à l'usure, jusqu'à ce qu'il devienne rondelle mince, puis sciure, puis rien, puis lui... Ah! que je suis fatigué! Penser aux échecs en ce moment! et pourquoi pas à la reine, je veux dire à Marthe, à Jenny, à lui, au 12 juin, à moi, à rien, onze, treize! treize encore! Trois fois treize trente-neuf, impair, perdu! Cela n'a pas d'importance... perdu, gagné, quoi? et pour combien de temps? et comment? La porte qui donne sur le couloir, avec sur le côté droit en haut un cylindre de métal et un bras tubulaire articulé... le bruit d'air... système pneumatique «chambres 301-309»... lourde... pschuit, système pneumatique, deux longs couloirs qui se coupent à angle droit «301-305» «306-309», j'ai envie de fumer, les cigarettes sont dans la poche de la veste pied-de-poule, non, c'est le calepin noir, voilà... la dernière cigarette, la papier aluminium est fripé, allons! Je peux finir ma cigarette ici, la fumée est âcre et me racle les poumons, ce doit être l'heure, rien ne m'empêche d'être en retard mais à quoi bon, le plus vite sera le mieux, mon pied pince la cigarette contre le carrelage. Toutes les portes sont closes, les murs sont blancs et nus sans aspérité sans rien pour se raccrocher, si, là, à gauche, un extincteur cylindre rouge fixé sur le mur avec à côté une pancarte «Attention» en grosses lettres rouges elles aussi et en dessous des instructions en plus petits caractères, divisées en paragraphes numérotés 1, 2, 3, 4... «302» — c'est la prochaine porte, là, voilà! rien ne la distingue des autres si ce n'est son numéro formé de chiffres blancs en plastique et fixé à hauteur des yeux à la porte de verre dépolie dont le dessin donne l'impression d'une tôle transparente qui gondole avec les plis ou vagues dans le sens de la verticale, c'est-à-dire, la crête des vagues dans le sens de la verticale, «303»... encore un moment, mon corps m'entraîne vers l'avant, puis vacille,

j'écarte les pieds pour avoir plus de surface de... c'est fatigant de rester ainsi debout pour rien «Attention — en cas d'incendie...» cela n'a plus d'importance, mon corps s'allège, mon esprit se calme, je suis en harmonie avec le couloir, silencieux, immobile, j'ai l'impression que l'air passe à travers moi et ne me contourne pas; tout s'élimine, les objets, les éléments, les soucis, les sens même, comme le toucher, l'odorat, la vue, pour être remplacé par un vertige, une sorte de respiration accélérée. Tout se résorbe, tout converge, pour la première fois je sens que je vais toucher au point mystérieux, à cette tache de rouille, il me semble que tout s'achemine vers moi, les gens que je ne connais pas, l'homme de tout à l'heure, le soldat, l'enfant et les autres... les automobiles, les vélos, les maisons... de tous les points de la carte géographique ils accourent, les cinquante mille habitants, les cent mille habitants, les millions, les métropoles, Mexico, Paris Ville lumière, Montréal, et Marthe, et Jenny et Creely ou Kelly et les prairies vertes, les mers bleues et la guerre et les guerres, les petites choses que je ne m'étais jamais avouées, les plans d'architecture, les budgets familiaux, les carnets de notes, les diplômes, les succès, les échecs, ils vont tous entrer par la porte, s'arrêter là, devant moi, et coïncider pour un instant, s'amalgamer en un petit bloc solide, un petit dé, un petit sucre que je pourrais... mais il se dissout et la plaque de verre dépoli s'écarte lentement avec un grincement sinistre, le grincement d'une porte qui n'a jamais été ouverte.

## DEUXIÈME PROLOGUE

### Rapport de dissection

*Le corps est placé en position gynécologique. Les cuisses sont repliées à angle aigu sur l'abdomen et fortement écartées; les jambes retombent en flexion sur les*

cuisses. Les deux aides soulèvent le corps, placent un bil-  
lot sous la région sacrée et nouent une corde autour de la  
cuisse droite, corde qui passe sous la table pour se fixer sur  
l'autre jambe à la hauteur du genou. Pour relâcher la  
verge et le scrotum fortement attirés vers le haut, il incise  
la peau à mi-hauteur de la face postérieure du scrotum sur  
une longueur d'un pouce, puis effectue une seconde inci-  
sion perpendiculaire et médiane à la première pour s'arrê-  
ter tout près de l'anus. Il relie ensuite les tubérosités  
ischiatiques par une horizontale et contourne la partie  
avant de l'anus avec un geste semi-circulaire. Il clive les  
deux lambeaux de la graisse et les fixe en deux points de  
ficelle à la cuisse. Ayant ainsi ouvert la porte, il incise ver-  
ticalement la graisse jusqu'à l'aponévrose périnéale et  
récline cette couche graisseuse vers l'extérieur. Ses mains  
disparaissent et reviennent en enlevant soigneusement la  
graisse sous-cutanée, puis il exécute une boutonnière  
pour y introduire la pince et soulever l'aponévrose.

Il pénètre dans la loge pénienne et dissèque le bulbo-  
caverneux et l'urètre. Il s'attaque bientôt aux plans pro-  
fonds du périnée antérieur, sectionnant les muscles bul-  
bo-caverneux et ischio-caverneux au niveau du pubis et  
les ramène en arrière pour exposer les corps spongieux  
qu'il sectionne au niveau de l'ogive pubienne. Il ouvre  
l'urètre sur une longueur de deux pouces, exposant la  
muqueuse avec les cryptes dans lesquelles viennent  
s'aboucher «les glandes de Littres». Il sectionne l'ensem-  
ble à trois quarts de pouce du bulbe; le petit tronçon reste  
en place et il y introduit une sonde dont il se sert comme  
d'un point de repère. Les corps caverneux sont tranchés  
au niveau du pubis, tirés vers l'arrière et clivés des  
branches ischio-pubiennes ainsi que des branches des  
artères, des veines bulbo-urétrales.

Le triangle aponévrotique apparaît insérant la lèvre  
interne du bord inférieur des branches ischio-pubiennes  
et se termine par sa base, au niveau du bord supérieur du  
muscle transverse du périnée. Il élimine l'aponévrose  
moyenne et ses organes pour pénétrer dans la fosse ischio-

rectale qu'il nettoie de sa graisse pour trouver l'artère, la  
veine et le nerf honteux internes, ainsi que le muscle obtu-  
rateur et le muscle releveur de l'anus. Il... D o w l m q o  
p e i f m t z f k q t o l e k w a x j z w e g  
l i s e g h e j u s w v c w h b d j e l e  
s k d e l w x m a o w z i s y l v r o x q z  
l j f p c s x w u k e s g o b t d t h  
p r j n e s y f c s t w s d d t k c e t u b  
d t j s c t g s u j d c x w f h e c r u j t w  
g t u s d l g a e z y p t c t q y k e f i t  
w b j s t m s t y y d e t f d j t g c d

# LES REVUES CULTURELLES

- Estuaire  
Lurelu  
Voix et images  
Nuit blanche  
Intervention  
Propos d'Art  
Résistances  
Études françaises  
Le Magazine OVO  
Les herbes rouges  
Lettres québécoises  
Recherches amérindiennes au Québec  
Possibles
- Jeu, cahiers de théâtre  
Pratiques Théâtrales  
Imagine  
Ré-Flex, magazine de la danse  
Vie des Arts  
24 images  
Parachute  
Solaris  
Dérives  
Cahiers  
La nouvelle barre du jour  
Copie Zéro  
Spirale  
Moebius  
Sonances  
Écriture française dans le monde  
Protée
- 10-5155-20

**Lire les revues  
culturelles,  
c'est suivre de près  
l'évolution  
des milieux  
artistique et littéraire,  
c'est participer  
aux grands débats  
qui traversent  
notre société.**



ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS  
C P 786 Succursale Place d'Armes, Montreal (Qc) H2Y 3J2  
Tel (514) 523-7724

Maquette de couverture: Jean-Marc Côté,  
Composition: L'Enmieux  
Impression: Les Ateliers Graphiques Marc Veilleux  
Cap-Saint-Ignace

Imprimé au Québec, Canada

Les herbes rouges

Robert Quirk  
roman

RALES

PIRALES

ARRALES

150-151